

Première rencontre

Remarque préliminaire.

Ce texte ne reproduit pas le cours donné à l'UTAQ en automne 2011 : il est la fusion du cours qui fut préparé par écrit, du cours qui a été bel et bien donné et qui intégrait les questions et objections des étudiants, et du cours qui a été repensé *à froid*. En conséquence, ceux qui ont assisté au cours trouveront ici des choses qui furent préparées, mais ont été éliminées lors de la prestation, retrouveront certaines des considérations faites à brûle-pourpoint (mais pas toutes), et découvriront des corrections ou additions faites après coup.

Premières remarques.

Je m'appelle Gérald Allard : je suis responsable de cette série de rencontres sur les dieux et les hommes, mes deux sujets préférés ; dans une autre vie, je fus professeur de philosophie au niveau collégial ; je suis à la retraite, mais comme tant d'autres retraités, je travaille autant qu'avant, mais pour des salaires ridicules.

La première rencontre servira à présenter les paramètres des neuf rencontres qui suivront : aujourd'hui, je tenterai d'expliquer, au moins un peu, ce que je ferai, comment je le ferai et pourquoi je le ferai. Mais pour savoir en vérité comment cela se passera le mieux est de consulter des gens qui ont déjà suivi un cours à l'UTAQ avec moi : ils savent mieux que quiconque, mieux que moi sans doute, ce qui se passe et comment ça se passe et combien il faut travailler pour réussir lorsqu'on se trouve dans un cours avec

moi. Je précise tout de suite que ces rencontres ne constituent pas un cours dans le sens ordinaire du terme pour au moins une raison: il n'y a pas d'évaluation. Donc on ne peut pas réussir ce cours selon des normes académiques. La seule réussite consiste à apprendre quelque chose qui fait du bien. Et cette évaluation, chacun pourra la faire à la fin de ces rencontres. Et je pourrai deviner si quelqu'un en particulier a appris à partir de certains signes souvent confus et contradictoires.

Je prendrai d'abord le temps de lire la description qu'on a lue et qui a déterminé, en partie du moins, le choix qu'on a fait et qui a fait qu'il y a tant de gens inscrits dans ce cours.

Quelques œuvres complémentaires.

Ma première remarque portera sur un récit écrit par Rory Stewart, intitulé *The Places in Between* (soit *En Afghanistan* selon la titre de la traduction française, qui rate les suggestions géniales que comporte le titre anglais). Ce livre raconte l'odyssée d'un jeune homme de moins de trente ans qui traverse l'Afghanistan à pied deux semaines après la défaite des Talibans par la coalition internationale. Cette traversée de l'Afghanistan fait partie d'une plus longue odyssée qui commença en Turquie pour se continuer en Iran, puis se compléta par la traversée du Pakistan et de l'Inde pour finir au Népal. Cette odyssée, déjà folle, est une version abrégée d'une promenade qui devait faire le tour du monde à laquelle monsieur Stewart avait rêvé

un jour en se promenant dans son Écosse natale. Monsieur Stewart qui, quelques années plus tard, soit à trente ans, fut un gouverneur de province en Irak pendant deux ans, après la défaite de Saddam Hussein, est tout dernièrement devenu député en Angleterre.

Son livre parle d'un monde qui est si différent du monde contemporain qu'on croit que ce qu'il raconte est impossible : il décrit les villages les plus reculés de l'Afghanistan par lesquels il est passé et où il est resté jour après jour. Or une des dimensions essentielles de son récit est celui de la relation entre les hommes et leurs dieux. Si on veut comprendre le monde dans lequel on vivra pendant les cinquante prochaines années, il faut que lise ce livre. Ce n'est pas un récit d'intellectuel, ce n'est pas le récit d'idéologue, ce n'est pas le récit d'un touriste idiot : c'est le récit d'un homme qui a appris à connaître, comme le suggère son titre, les choses qui sont cachées dans les interstices (*the places in between*) et qui sont invisibles aux humains qui ne font que regarder le téléjournal ou travailler dans des bureaux ou suivre des cours à l'université.

Ma deuxième remarque portera sur un film, que je recommande aussi : *Des dieux et des hommes*. C'est un film français de 2010, qui a gagné le Grand Prix du Jury à Cannes, le César du meilleur film, et qui a reçu un bon accueil du public français. Ici on en a moins parlé. Le film raconte sous forme de fiction, mais à large base historique, les dernières années des membres d'un monastère de Trappistes en Algérie : on y

voit entre autres choses des conflits entre deux religions, le christianisme catholique et l'Islam, mais surtout l'engagement de certains hommes auprès d'autres hommes à la lumière de leur foi religieuse. Le film est excellent pour toutes sortes de raison, mais au moins parce qu'il permet de voir avec ses yeux voir, ce qui s'appelle voir, qu'encore aujourd'hui la question de la religion est importante, existentielle, politique, mondiale, et aussi parce que le film fait bien voir que la question de la religion est une question humaine et divine: on ne peut pas comprendre les hommes sans connaître leur(s) dieu(x) ou leur refus de dieu, et on ne peut comprendre les dieux sans comprendre les hommes qui croient en eux ou qui veulent le faire disparaître.

J'ajoute tout de suite qu'il y a à ARTV une série qui s'intitule *Dieu*, laquelle est animée par Bernard Derome. C'est moins bon que les deux précédents.

Le titre.

Quand j'ai présenté cette description de cours à Johanne, responsable de l'UTAQ, j'avais eu l'intention de lui donner le titre «Des dieux et des hommes». Quand j'ai vu le film, j'ai trouvé que mon intention était géniale. Malheureusement, je ne sais trop comment le titre a changé entre ma présentation à Johanne et le descriptif paru dans le cahier.

Pourtant et je passe maintenant à une troisième remarque, le titre qu'on trouve dans le cahier est

intéressant à sa façon : dire l'être divin et l'être humain, ce n'est pas dire les dieux et les hommes, mais quelque chose de plus abstrait. Et cela est bien : ces rencontres ne portent pas sur la littérature grecque, juive et chrétienne ; elles ne portent pas sur l'histoire du monde ancien ; elles se servent des Grecs et de leurs dieux, des Juifs et de Yahvé, et des chrétiens et du Père que le Christ annonce, pour examiner la question plus fondamentale de la *nature* des dieux et de la *nature* des hommes et des hommes qui croient. On pourrait dire que je veux examiner l'hypothèse que les êtres humains sont croyants par nature, que la religion est fondée en partie sur la nature humaine. Je dis bien en partie : les hommes et les femmes de foi diraient que leur religion est fondée d'abord et avant tout sur leur Dieu. Mais en tant qu'être humain qui réfléchit, en tant que philosophe, je suis intéressé par la nature des choses. En somme, je ne chercherai pas à convertir qui que ce soit à la croyance en Gaïa, ou en El Shaddaï, ou en Dieu le Père. Je chercherai à comprendre ce que les êtres humains cherchent quand ils adorent des dieux, les êtres qu'ils disent divins, et comment ce qu'ils croient trouver les affecte, et les affecte non seulement dans leurs paroles, mais encore dans leurs sentiments, dans leurs gestes, dans ce qu'ils font en public et en privé.

Que la foi est naturelle.

J'ai déjà proposé une des réflexions qui guident ces rencontres. J'aimerais le développer un peu plus. Ou je voudrais amplifier mes remarques sur l'importance de

ces thèmes à partir d'un texte d'un grand penseur, Thomas d'Aquin. Au début de sa *Somme Théologique*, il se pose la question : est-ce que la foi est nécessaire à l'homme ? Il répond oui. Sa raison est la suivante : les réponses aux questions qui guident les vies sont si difficiles à saisir, les hommes sont si peu intelligents, ils sont si occupés par leurs tâches ordinaires, les réponses prennent si longtemps avant d'être comprises, que les hommes mourraient vingt fois avant de pouvoir découvrir ces réponses et organiser leurs vies comme il faut. La foi est donc une question de vie et de mort pour les hommes. Or cette opinion du chrétien Thomas d'Aquin lui vient, comme il l'avoue à quelques reprises, d'un penseur Juif du nom de Maïmonide, lequel l'a trouvée, comme il le dit à son tour, chez les Grecs les plus sages. Ce qui veut dire que le docteur commun des catholiques et le plus grand penseur de la civilisation juive sont d'accord avec plusieurs sages de la civilisation grecque. Et ils sont d'accord pour dire que la foi, la croyance, l'opinion, si on le veut bien, est une dimension essentielle de la vie humaine et que les opinions humaines les plus importantes sont liées tôt ou tard à la croyance religieuse. Cela ne veut pas dire qu'ils ont raison. Cela veut dire qu'il y a des raisons d'examiner quelques religions pour commencer à réfléchir sur l'humain et le divin et le lien entre les deux, soit la foi ou la croyance ou l'opinion.

Absence de l'Islam.

On pourrait me demander pourquoi je n'ajoute pas l'Islam au trio que j'ai offert. Il y a plusieurs raisons à

cela, par exemple, parce que même si j'ai beaucoup lu sur l'Islam, c'est une civilisation que je connais beaucoup moins que les trois que j'examinerai. Mais la raison première est qu'il me manque une connaissance fondamentale, celle de l'arabe du Qur'an. Car pour un musulman, le Qur'an n'est pas un livre écrit par des hommes, mais un livre qui donne la parole directe de Dieu, et qu'on ne peut connaître l'Islam que si on médite le livre tel qu'il fut écrit.

Par opposition à cela, les textes que à sont, de l'avis même de ceux qui les respectent, des textes écrits par des hommes et écrits pour des hommes. Hésiodos a écrit la *Théogonie* et les *Travaux et les Jours*; Moïse est l'auteur officiel de la *Genèse* et de l'*Exode*; Luc est l'auteur de l'*Évangile selon saint Luc* et des *Actes des apôtres*. Certes, leurs auteurs prétendent tous être inspirés d'une façon ou d'une autre par un dieu, leur dieu, mais ils sont reconnus être les auteurs de leur texte, et ils supposent tous, plus ou moins, qu'il y a d'autres textes *divins* accessibles à leurs lecteurs qui peuvent donc, c'est normal, les comparer. C'est ainsi que Luc suppose que ses lecteurs connaissent l'Ancien Testament et au moins quelques œuvres de la civilisation gréco-romaine.

Malgré le fait que je ne parlerai pas de l'Islam, il n'en reste pas moins que les remarques que je ferai peuvent introduire jusqu'à un certain point à ce que j'appellerais la question de l'Islam. L'Islam, c'est une civilisation/religion qui se présente comme autre chose que le paganisme, autre chose que le judaïsme et autre

chose que le christianisme. On pourrait même dire que pour bien comprendre l'Islam tel qu'il se présente, il faut comprendre aussi bien que possible ces trois grandes civilisations et les religions qui les informent. Car la porte la moins ouverte à l'Islam est celle de l'incroyance moderne et ses gigantesques Tours du Centre du Commerce mondial (en anglais *World Trade Center*). Car même si l'Islam rejette, et rejette en toutes lettres les religions des païens, des juifs et des chrétiens, il reconnaît aussi que ces religions sont des versions (des versions déformées) de la révélation de Dieu, qui a été conservée intacte seulement dans le Qur'an. Pour le dire d'une façon paradoxale, si on veut être ouverts à l'Islam, un des meilleurs chemins seraient de s'ouvrir au moins par la lecture et la réflexion aux trois religions qui sont l'objet de ce cours.

L'objectivité et l'ouverture.

Cette remarque, sur l'exclusion de l'Islam et du choix de trois civilisations données, conduit à une autre remarque : celle du difficile équilibre entre l'objectivité et l'ouverture, soit deux attitudes qui me semblent nécessaire pour réussir à faire ce que je veux. Je ne suis pas sûr que *objectivité* et *ouverture* sont les deux expressions les meilleures. Mais je ne trouve rien de supérieur. Voilà aussi pourquoi je veux m'expliquer un peu.

Je dis d'abord quelques mots au sujet de l'ouverture. Si on lit les auteurs et les textes qui seront présentés, il faut les lire en imaginant qu'ils puissent dire vrai ;

autrement, on ne fait que du tourisme intellectuel. Quand on écoute quelqu'un qui est, pense-t-on, un idiot, il est sûr d'avance qu'on ne l'écouterà pas et qu'on conclura, quand il se sera tu, qu'il est un idiot. Bien mieux, il faut les lire en cherchant à devenir un homme ou une femme pieuse, soit quelqu'un pour qui ce qui est dit est vrai et affecte sa vie. Sans faire cet effort, ces rencontres ne serviront qu'à accumuler un peu plus de culture.

Mais, et là je passe à l'objectivité, il ne faut pas non plus cesser de penser pendant qu'on lira. Ne pas penser en lisant, ce serait comme quelqu'un qui écoute tout le monde peu importe ce qu'il dit sans vouloir juger de ce qui est dit : cela provoque une paresse intellectuelle qui fait qu'on n'écoute pas plus que quand on est fermé d'avance. Quand je pense à cette façon de faire, je retrouve l'expression américain *eyes wide shut*. (C'était le titre du dernier film de Stanley Kubrick, avec Tom Cruise et Nicole Kidman.) L'expression est un oxymore, comme pauvres riches ou jeunes vieux. Avoir les yeux grand fermés, c'est une sorte d'impossibilité verbale. Ce qui ne veut pas dire que c'est une impossibilité réelle : on peut être un jeune vieux et pauvre riche. Et on peut avoir les yeux grands fermés. Comment ? Quand on ouvre les yeux tout grands, mais qu'on ne regarde pas ce qu'on voit : quand les yeux servent au divertissement, ils empêchent de voir ce qui se voit. Combiner l'ouverture et l'objectivité, c'est avoir les yeux grand ouverts. Ou si on le veut bien, pour ces rencontres, il faut ne pas avoir froid aux yeux,

dans un sens premier : avoir le courage d'ouvrir les yeux pour mieux comprendre ce qu'on voit.

Je me permets une dernière sous-remarque. Une des idées les plus fécondes de la vie intellectuelle se trouve cachée dans le mot grec pour dire la vérité, soit *alêthéia*. La vérité pour un Grec, c'est la non-couverture, la découverte. Les choses sont connaissables, elles apparaissent, suggèrent les Grecs. Mais voir les choses au complet implique qu'il faut les dé-couvrir, voir par-delà ce qui est visible dans l'immédiat. L'immédiat n'est pas faux, il ne faut jamais oublier l'immédiat, mais il faut voir par-delà la surface. Je suis persuadé que l'intuition grecque au sujet de la vérité est liée à leur fascination pour les corps nus. Quand on n'est pas indifférent à la vérité, on ouvre les yeux pour mieux découvrir les choses dans ce qu'elles ont en dessous de ce qui les couvre, voire en-dessous de leur surface.

D'ailleurs, cette indifférence à la vérité de ce qui est dit sera impossible : les différences entre les dieux des trois civilisations sont trop grandes pour qu'on puisse passer de l'une à l'autre sans plus. Pour ne prendre que quelques points, il est vite clair que le monde grec suppose l'existence de dieux nombreux et divers, alors que le monde juif suppose qu'on rejette ces dieux pour n'en adorer qu'un, et que le monde chrétien suggère que ce dieu un est pourtant complexe au point où un homme peut être Dieu, ou plus exactement que Dieu puisse être devenu un homme, et même que Dieu est une Trinité. Par ailleurs, le monde grec suppose une

façon de vivre où la loi divine ne compte pas beaucoup dans la vie des hommes, alors que le monde juif existe en supposant exactement le contraire, soit que la loi divine est la seule loi des hommes ou du moins des hommes qui forment le peuple choisi, et que le monde chrétien propose un monde où la loi fondamentale fait disparaître toutes les lois particulières et toutes les distinctions entre les peuples. Pour revenir à l'essentiel de cette remarque, pour réussir ce cours – mais je ne peux pas évaluer cette réussite ; heureusement, car je ne sais pas comment je pourrais le faire – il faut à la fois lire comme un homme pieux, et en même temps lire comme un homme qui est capable de comprendre une piété différente de la sienne, qui est différente de la sienne au point de refuser la sienne.

La grande tentation québécoise.

Voilà donc deux tentations qu'il faut éviter. Mais la grande tentation qui guette ceux qui veulent bien aborder ce thème est de se placer au-dessus de tout cela. Les Québécois, citoyens d'une société post-chrétienne, pensent tout de go que la religion est une lubie, et ils examinent, quand ils le font, les religions comme des ruines inutiles, comme des déchets, comme des enfantillages. Ils ont peut-être raison. Mais ils auraient raison alors sans avoir raisonné. La seule façon d'avoir raison de façon raisonnable est de laisser la voix de la religion pénétrer pour entendre vraiment ce qu'elle dit. L'attitude automatique contemporaine est naturelle sans doute, mais elle est facile et injuste.

Pour expliquer ce que je veux dire, je cite un grand penseur, Michel de Montaigne. Au début de son essai *Des cannibales*, il écrit : « “ Je ne sais, dit Pyrrhus, quels barbares sont ces gens (car les Grecs appelaient *barbares* toutes nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois n'est pas du tout barbare.” Voilà comment il faut se garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et il faut les juger par la voie de la raison, et non pas la voix commune. » N'importe qui peut avoir une opinion vulgaire, et même il est impossible de ne pas avoir des opinions vulgaires ; avoir une opinion vulgaire, c'est avoir l'opinion de la foule, de monsieur tout le monde, l'opinion de son siècle et de son milieu ; avoir une opinion vulgaire, c'est juger des autres, de ceux qui vivent ailleurs ou dans d'autres temps, à partir de ce que tout le monde autour de soi dit ici et maintenant. Et même les Grecs, ce peuple qui a inventé le mot *aléthéia*, disaient tous que ceux qui étaient différents d'eux étaient des barbares. Mais Pyrrhus est un Grec à son meilleur : il voit avec ses yeux que les Romains sont raisonnables, et il sort de la voix commune pour suivre la voie de la raison ; il voit que les Romains sont des humains comme lui, même s'ils sont différents de lui et même si le préjugé de son époque et de son milieu lui suggère le contraire et surtout lui suggère de ne pas réfléchir pour lui-même à partir des faits.

Les faits à examiner.

Je mets un bémol tout de suite sur les efforts à venir et les discussions à venir. Tout ce qui viendra n'est

qu'une introduction, pis encore ce n'est que le début d'une introduction, voire l'ombre du début d'une introduction. Traiter avec une justice élémentaire ces trois grandes civilisations demanderait beaucoup plus que je ne ferai. Mais je me dis qu'il faut toujours commencer un chemin en faisant quelques pas ; il faut commencer en examinant non pas tous les faits, mais quelques faits. Je ne prétends pas entreprendre plus que cela.

Il faudrait donc examiner les faits. Quels sont les faits que à examiner ? Je peux d'emblée donner les faits qui ne seront pas examinés : je ne propose pas d'écouter des voix ou de demander à chacun de s'ouvrir à sa voix intérieure ou de prier pour que la révélation lui soit offerte. Les faits que à chercher et à examiner, je les ai déjà présentés en quelques mots. Je me permets de les présenter de nouveau en ajoutant quelques remarques.

Hésiodos est un des deux poètes fondamentaux de la civilisation grecque. L'autre est Homéros. Ils sont fondamentaux pour au moins deux raisons. Hérodotos, le premier historien grec, dit dans son *Enquête* que Homéros et Hésiodos ont inventé les dieux grecs. Cela est sans aucun doute une exagération. Mais il est vrai que ces deux auteurs ont offert aux Grecs des textes qui sont devenus pour eux des références constantes pour connaître leurs dieux. Ainsi Hésiodos, et tout particulièrement sa *Théogonie*, est cité à tout venant par les philosophes quand ils veulent illustrer les opinions communes des Grecs au sujet des dieux. Il est certain qu'il y avait tout plein d'autres mythes grecs

que ceux qui sont rapportés pas Hésiodos ; il est certain que la religion grecque était d'abord un fait politique et social qui s'exprimait par des rituels locaux et adressés à des dieux locaux. Mais il est tout aussi certain que Hésiodos était connu à travers le monde grec et que sa façon de représenter les dieux grecs était typique de cette civilisation. De toute façon, pour connaître les dieux grecs, il ne reste plus de rituels et bien peu de témoignages sur les mythes locaux, mais il reste le texte de Hésiodos.

De plus, Hésiodos a écrit, dans les *Travaux et les Jours*, une description de la vie humaine telle que les Grecs la vivaient. Non pas tels que les Grecs la vivaient à toute époque : Hésiodos a écrit vers le 800 avant Jésus-Christ et la civilisation grecque ou hellénistique ou gréco-romaine a duré un bon millénaire après cette date. Mais il propose sur les grandes questions de la vie (les règles minimales de la justice, ce qui arrive dans la vie après la mort, ce qu'est le bonheur humain) des réponses qui ont paru, en gros, valides pendant tout ce temps, du moins dans le monde grec.

On pourrait ajouter que si Homéros présente aux Grecs une version héroïque d'eux-mêmes (il présente les actes et les dires d'Odusséus, d'Akhilléus et de Hêktôr), une version dont ils étaient incapables en principe, Hésiodos présente aux Grecs une version d'eux-mêmes qu'ils pouvaient atteindre et même qu'ils pouvaient reconnaître d'emblée. D'ailleurs les *Travaux et les Jours* constituent un texte où Hésiodos dit à son frère et aux

chefs politiques qui vivent de son temps comment ils devraient vivre pour être justes et pour être heureux.

Pour ce qui est de la *Genèse* et l'*Exode*, il est facile de montrer qu'ils sont sinon les deux livres les plus importants de l'Ancien Testament, en tout cas deux des livres les plus importants. Et il en est de même pour l'*Évangile selon saint Luc* et les *Actes des apôtres*. Mais j'en reparlerai une fois arrivé à cette partie du cours.

Deuxième rencontre

Suite et fin.

La semaine dernière, parce que je suis bavard ou parce que les autres le sont, je n'ai pas pu présenter toutes les remarques qui me semblaient nécessaires pour introduire à ces rencontres. J'ai d'abord pensé que je pourrais les éliminer (elles arrivaient à la fin où je les avais placées parce qu'elles me paraissaient moins importantes), mais en y repensant, je me suis rendu compte qu'il faut que je prenne la peine d'ajouter, en plus bref peut-être (si je réussis à être moins bavard), quelques remarques avant d'aborder Hésiodos.

Avant de continuer, il faudrait rappeler ce qui a été fait. La semaine passée, j'ai présenté les remarques suivantes : Quelques œuvres complémentaires. Le titre. Que la foi est naturelle. Absence de l'Islam. L'objectivité et l'ouverture. La grande tentation québécoise. Les faits à examiner.

La limite de cette approche par les faits écrits.

Donc les faits à examiner seront des textes sacrés tirés de trois civilisations différentes, et je me référerai d'une rencontre à l'autre aux lectures faites et aux questions et remarques que ces lectures ont pu inspirer chez moi et les autres. Mais il faut bien voir que ces textes sacrés ne sont pas les seules sources des idées et des sentiments et des pratiques des hommes pieux des diverses civilisations où ils ont eu une influence. La première remarque à faire est sans doute évidente,

mais il faut la faire : la façon de faire qui sera prise ici, soit passer par des textes, est limitée.

La religion d'une personne dépend seulement en partie des écrits, et cette partie est bien inférieure à ce qu'on pourrait appeler l'exemple ou la pression sociale. On est religieux à la façon des siens ; on est chrétien, ou juif, ou polythéiste à la manière de son père et de sa mère. Pour le dire autrement, tout le monde a une langue maternelle, et tout le monde a une religion familiale. (Et même souvent, dans les sociétés occidentales depuis un peu plus d'un siècle, on naît athée, comme on naît chrétien ou musulman.) Cela veut dire que la religion pour les Occidentaux et toute la religion pour certains consiste à faire comme les autres ont fait et pensé comme les autres ont pensé. Cela ne veut pas dire qu'en faisant ainsi, on n'est pas sincère ou authentique, comme on dit. Cela veut dire que les textes sont une référence secondaire pour à peu près tout le monde. Même les trois religions dites du Livre (le judaïsme, le christianisme et l'Islam) sont reçues d'abord comme des traditions qui viennent d'individus vivants et exemplaires. Disons-le comme ceci : il y a plus de chance de devenir un chrétien en regardant Gilles Kègle dans la rue qu'en lisant *l'Évangile selon saint Luc*.

Mais parmi les sources d'une religion, il y a plus, car les textes ne sont jamais tout à fait clairs, et il faut des interprétations autorisées des textes. Pourquoi ? Par exemple, pour l'Ancien Testament, un juif se réfère à la *Torah*, c'est-à-dire en gros au cinq premiers livres de

l'Ancien Testament chrétien. Mais que fait un juif pieux quand la *Torah* ne se prononce pas ? Par exemple, au sujet d'Internet. Que fait un juif pieux quand la *Torah* dit des choses contradictoires ? Ainsi, il y a des passages qui semblent dire que Dieu est plusieurs (le *nous* qu'utilise Dieu dans la *Genèse*), alors que le reste de la *Torah* dit à temps et à contretemps qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Que fait un juif pieux quand la *Torah* dit des choses obscures ? Car la *Torah* est remplie de passages poétiques (les montagnes sautent de joie, par exemple) et des passages factuels (Moïse produisit les dix plaies d'Égypte et causa ainsi la libération des Hébreux), et il est souvent difficile de distinguer entre les passages poétiques et les passages factuels. Que faire dans ces circonstances ? Il faut interpréter de façon pieuse le texte sacré. Ce qui veut dire qu'il faut trouver une interprétation autorisée du texte sacré.

Pour la civilisation juive, cela s'appelle le Talmud : ce livre est une collection d'interprétations orales autorisées du texte sacré fondamental. Vous devinez que cela ne règle rien : il y a deux parties au Talmud, parce qu'il y a la Mischna qui est ensuite commentée par la Gémara, et en plus il y a deux Talmuds qui sont plus ou moins complètes, et les Talmuds souffrent des mêmes problèmes que le texte biblique premier.

Ce qui conduit tôt ou tard à la question de l'autorité humaine qui représente le mieux l'autorité divine. À moins de recevoir la révélation comme Abraham et Moïse, ou comme Luc et Paul, ou comme Joseph Smith, Jr. (le fondateur des Mormons), il faut avoir

quelqu'un d'humain qui vit maintenant et qui se prononce maintenant pour donner le sens actuel du texte sacré. Les catholiques ont trouvé une solution élégante: c'est le Pape, ou plutôt le Pape actuel, qui possède et expose l'interprétation exacte pour le moment présent. Mais il y a là aussi un problème terrible: certains chrétiens demandent comment on peut être sûr que c'est le pape qui est le bon interprète vivant. La réponse des Papes, et des catholiques pieux, est simple: c'est un pape, Pie IX, et le Concile Vatican I, qui a établi que le pape est infallible. On peut rire de tout cela, mais il faut voir que c'est un problème pour toute religion.

De toute façon, si j'en ai parlé, c'est pour signaler que les religions dépendent de textes, mais que cette dépendance est au mieux partielle. En ce qui a trait à ces rencontres donc, les textes à lire ne sont pas, loin de là, la source principale d'une croyance religieuse. Notre approche des religions sera une approche livresque, avec ce que cela implique non pas de partialité, mais de *partialité*, si on met permet d'inventer une expression. Je veux en somme qu'on comprenne que j'aborde tout cela avec beaucoup d'humilité. Peut-être pas avec de l'humilité chrétienne, mais du moins avec de l'humilité intellectuelle.

Critique du monde post-religieux contemporain.

Certains croiront peut-être que je viens de faire une critique de toutes les religions. Je suis persuadé que ce n'est pas le cas. Mais de peur que ce le soit, je tiens à

faire par compensation une critique du monde contemporain, impie, et des présupposés qui sont les siens.

Un bon citoyen, un honnête homme de l'époque contemporaine est un athée public, car mêmes les hommes de foi doivent être neutres sur la place publique, sans quoi ils seront mal vus. Pour le dire autrement, cela veut dire qu'un homme religieux peut être pieux à la condition qu'il le fasse dans un contexte privé, chez lui, avec les siens. En autant que les symboles chrétiens demeurent sur la place publique, cela est toléré avec affection et humour comme la ceinture fléchée : le crucifix dans l'Assemblée nationale ne signifie rien sur le plan politique ; et c'est *parce qu'il* ne signifie rien qu'on le laisse là ; c'est *parce que* son seul sens est de rappeler qu'autrefois le Québec a été religieux, qu'on se permet de le garder. Car si quelqu'un pouvait prouver que le crucifix de l'Assemblée Nationale était une référence politique effective, il faudrait le faire disparaître au nom des principes de justice de la société contemporaine.

Cette réalité politique fondamentale des sociétés contemporaines qui semble aller de soi n'est pas la réalité fondamentale du plus grand nombre des sociétés d'autrefois et même d'aujourd'hui. Il serait facile de pointer vers les Américains pour parler du rôle indu que la religion joue dans la politique. D'ailleurs, au Québec, voir l'importance que la religion peut avoir dans les choses politiques (les prières, la citation de la Bible dans les discours politiques, l'impossibilité qu'un

président soit un impie officiel) est presque une preuve que les Américains sont fous ; et c'est un argument qui est souvent sorti pour critiquer certains mouvements politiques de droite du Canada. (Je signale que ce réflexe québécois me semble faux, mais il est quand même puissant.)

Mais il serait tout aussi facile, et à mon sens plus vrai, de montrer qu'il y a beaucoup de sociétés qui se fondent sur la religion pour se définir, et pas seulement dans le pays musulmans. Je donne un exemple occidental et européen. Tout le monde sait qu'il y avait autrefois un pays qui s'appelait la Yougoslavie. Or aujourd'hui cette Yougoslavie est remplacée par quelques pays, dont au moins la Croatie, la Slovénie et la Serbie, sans parler de quelques autres sections plus ou moins difficiles à identifier. Ces trois sections les plus importantes de l'ancienne Yougoslavie ont chacune une langue nationale, mais elles ont aussi chacune un héritage religieux qui a joué un rôle important et dans la création de ces nations et dans la délimitation de leur territoire : les Serbes sont chrétiens orthodoxes, les Croates sont chrétiens catholiques et les Slovènes ont une démographie chrétienne moins catholique, et on y trouve une tradition protestante importante. Pour ajouter d'autres exemples, je pourrais parler de la Pologne et de l'Ukraine, de la Lituanie, la Lettonie, et l'Estonie, mais je crois qu'on saisit l'idée. L'important à retenir de tout cela est que l'idéal de la neutralité religieuse de l'État n'opère pas toujours même en Occident et en Europe. Et il n'opère pas dans la grande majorité des autres pays de la planète. Et je

ne parle pas du tout du passé parce que cela serait trop facile.

Ensuite, même dans les pays où la religion ne définit pas le peuple, la division entre la vie privée, où la religion peut survivre, et la vie politique, est une division abstraite qui ne tient pas compte de la réalité. Car dans les démocraties au moins, le peuple affecte de façon importante la vie politique, au moins lors des élections, et certes au moyen des sondages qui sont omniprésents et qui influencent les décisions politiques. Or il suffit de réfléchir quelques instants pour se rendre compte que la vie privée et les valeurs de la vie privée affecte, on est tenté de dire infecte, la vie politique parce que la même personne qui vote sur la place publique et celle qu'on interroge dans des sondages politiques est une personne qui par définition a une vie privée et donc qui vit sa vie religieuse. Croire que l'un n'affecte pas l'autre, c'est croire que le fait que quelqu'un ne vient pas du Québec n'affecte pas le vote des Québécois ; s'il est vrai que les Québécois votent massivement pour des fils de la patrie, ou qui essaient de se faire passer pour tels, il est vrai aussi que les opinions religieuses privées affectent la vie politique. En somme, et pour dire les choses de façon comique, la division étanche entre le public et le privé, entre l'État et l'Église est un pieux mensonge.

D'ailleurs, l'inverse est vrai aussi : il est impossible que la vie politique n'influence pas la vie privée et surtout la vie religieuse. Ce sont mes impôts qui servent à financer le service de santé et le système d'éducation et

les alliances politiques entre les États. Si mes croyances religieuses font que je crois que l'avortement est un crime qui est payé par le ministère de la Santé ou que la théorie de l'évolution est un mensonge enseigné par le ministère de l'Éducation, ou que les Russes sont des barbares, qui tuent encore des chrétiens de façon systématique, des barbares avec lesquels le ministère des Affaires extérieures négocient, si tout cela arrive, le monde politique prend mon argent et l'utilise pour faire des choses dont je n'approuve pas. Mais les principes politiques du pays où je vis m'interdisent de parler de ma religion sur la place publique. Si la religion ne peut pas envahir le domaine de la politique, la politique ne peut pas envahir le domaine de la religion. Croire le contraire, c'est croire un dogme démocratique et moderne peut-être, mais un dogme quand même.

Il ne s'agit pas pour moi de régler ces questions. Il s'agit pour moi de montrer qu'il y a des problèmes réels, quotidiens, existentiels, qui demandent qu'on réfléchisse sur les religions, et donc sur les dieux et sur les hommes qui croient en eux. Car, c'est une loi de la condition humaine, quiconque veut régler les problèmes de façon sensée doit d'abord essayer de comprendre les données de ces problèmes. C'est ce que je tenterai de faire.

Nous le ferons en trois temps : trois semaines seront consacrés aux polythéistes grecs, trois semaines aux monothéistes juifs et trois semaines aux monothéistes chrétiens. S'il reste un peu de temps à la dixième

semaine, et je tenterai d'organiser les choses pour qu'il en reste, je suggérerai quelques conclusions à tirer des lectures. Je reconnais encore une fois que ce que je veux tenter de faire est injuste, si je prétendais de régler des problèmes. Aussi je me satisfais de dire ceci : à la fin du processus, je crois que je serai moins ignorant, moins borné... Et j'espère qu'en conséquence, les gens ici présents le seront aussi.

Quelques lectures supplémentaires.

Puisque je suis déjà rendu, en imagination à la fin de ces rencontres, je me permets de suggérer quelques livres qui pourraient nourrir des lectures subséquentes. Ces livres ne doivent pas remplacer les livres que je demande de lire avec moi, mais ils peuvent continuer et amplifier la réflexion que j'aurai entreprise.

Jean-Pierre Vernant est l'auteur français qui me semble le plus intéressant et le plus accessible quand il s'agit de la religion et de la civilisation grecque.

Jenny Strauss-Clay a écrit une analyse serrée de Hésiodos, qui porte le titre *Hesiod's Cosmos*.

Jacob Neusner a écrit des dizaines de livres sur la Bible telle que lue par les Juifs. Il est comique d'aller sur Wikipedia et demander la bibliographie de Neusner : c'est interminable, il y a plus de cent titres.

Il a écrit un livre fascinant avec un prêtre catholique, un Jésuite : les deux prennent les mêmes textes de

l'Ancien Testament (c'est l'expression chrétienne) ou de la *Tanakh* (c'est l'expression juive) et donnent deux interprétations semblables, mais surtout différentes.

On peut trouver aujourd'hui tout plein de lecteurs chrétiens et catholiques qui lisent la Bible et en particulier le Nouveau Testament en tenant compte du contexte judaïque et gréco-romain qui était celui du Christ et des premiers chrétiens. Je signale Éloi Leclerc.

Mais pour la prochaine rencontre je demande de lire un texte fascinant qui serait le premier fait que à examiner ensemble : *La Théogonie* d'Hésiodos. Ce sera le sujet de la semaine prochaine.

Les autres écrivains sacrés grecs.

Avant de parler de Hésiodos comme source de la connaissance de la religion grecque, il faut noter qu'il y a d'autres sources, au moins deux, soit Homéros et les tragédiens, soient d'autres poètes. En somme, il ne reste plus, ou presque plus, de sources proprement religieuses, des prêtres ou des gens qui pratiquaient des rituels et qui témoignent de ce qu'ils faisaient. Ceci est très différent de ce qui se passe avec le judaïsme et le christianisme : là, sauf exception, disons les *Psaumes* et l'*Apocalypse*, il n'y a pas de poètes qui servent de base pour les hommes de foi. Ce détail est déjà un élément essentiel. Disons-le comme ceci : un des livres essentiels gréco-romains, *La Théogonie*, sur le sacré n'était pas un livre sacré et son auteur n'était pas

prêtre. Mais cette vérité particulière qui porte sur Hésiodos est une vérité générale au sujet de la civilisation gréco-romaine telle qu'elle est arrivée au III^e millénaire.

Il faut tout de suite ajouter que ces sources poétiques, Hésiodos et les autres, ne sont pas très cohérentes entre elles : les auteurs racontent la même histoire de différentes façons ; au sujet de tel dieu ou de tel mythe, il y a presque autant de versions différentes quant aux détails qu'il y a de témoignages. Cela ne signifie pas que les poètes mentent ou inventent, mais cela suggère que la vérité précise d'un mythe ne semble pas être un souci essentiel pour la civilisation grecque ou gréco-romaine ; il semble même que la coexistence de deux ou trois ou dix versions du même mythe n'était pas une cause de scandale pour eux.

À cela on peut ajouter, ce qui va avec l'observation précédente, qu'il ne semble pas y avoir eu d'autorité religieuse centrale pour la religion polythéiste grecque, puis gréco-romaine. En conséquence, il n'y a pas de canon des œuvres officielles. Par opposition, on peut signaler par exemple que pour le Qur'an, il y a eu à un moment donné l'établissement d'un texte officiel et la suppression des versions différentes de ce texte officiel. Semblablement, pour les textes du Nouveau Testament assez tôt, les chrétiens se sont entendus pour éliminer certains textes comme étant apocryphes et conserver certains textes comme canoniques. Ainsi l'*Évangile de saint Jean* a été le sujet d'un débat à l'intérieur de la première Église, mais à un moment donné le consensus

s'est établi que c'était bel et bien un texte inspiré. Ce qui ne fut pas fait pour l'*Évangile selon saint Thomas* ou *Le Livre de la nativité de Marie* par exemple. On peut le dire comme ceci : la question de l'authenticité ou de la vérité historique ou théologique et donc des textes sacrés n'est pas bien important pour les Grecs.

Une autre donnée qu'il faut saisir, c'est que si l'orthodoxie tout à fait religieuse semble avoir été secondaire, les dieux grecs, ou la religion, avaient une réalité politique importante : dans le monde grec, et sans doute dans le monde gréco-romain, il semble y avoir eu une grande flexibilité théologique, mais une certaine inflexibilité politique. Je donne quelques exemples. Socrate a été accusé, jugé et mis à mort parce qu'il ne croyait pas aux dieux auxquels croyait la cité (c'est-à-dire les Athéniens en tant que citoyens). Aussi sa mise à mort fut un acte politique et non un acte religieux. Ou encore les mises à mort des chrétiens par les Romains, ce qu'on appelle les martyres, étaient des actes politiques ou encore politico-religieux : les chrétiens étaient accusés d'être des athées, parce qu'ils refusaient de reconnaître que Roma (ou l'empereur) était un Dieu. Aussi quand le Christ dit dans trois évangiles différents : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. », il faut bien voir que la réponse est brillante, mais qu'elle est inapplicable dans le contexte de l'empire romain et qu'elle aurait été problématique pour un Grec, du fait que César est un Dieu et qu'il exige qu'on reconnaisse sa divinité ou, au moins, qu'on ne la nie pas. La ville d'Athènes a une

déesse tutélaire qui s'appelle Athéna: être Athénien, c'était respecter Athéna.

Hésiodos le poète.

Il s'agit de lire Hésiodos ensemble. Commençons à disant quelques choses sur l'homme. Voici ce qu'on croit savoir à son sujet. Il vivait vers 750 avant Jésus-Christ. Il avait un frère, et son père s'était ruiné comme marin pour devenir agriculteur. Il était un poète, mais connaissait par expérience la vie d'un agriculteur. Il vivait en Béotie, soit en Grèce continentale. Presque tout ce qu'on sait sur lui vient de ce qu'il dit de lui-même.

Or la chose la plus importante qu'il dit à son sujet, c'est qu'il est poète. Qu'est-ce qu'un poète ? C'est un homme inspiré par les Muses ; en un sens, le poème d'un poète ne lui appartient pas, puisqu'il est comme le récepteur du message de ces déesses. D'ailleurs, dans la *Théogonie*, elles apparaissent pour ainsi dire au tout début du poème, qui semble être la seule partie qui appartient en propre à Hésiodos quand il leur parle ; il en parle de nouveau vers la fin, comme il l'avait annoncé au début.

La question devient donc qu'est-ce que les Muses ? Ce sont des déesses, des filles de Zeus ; elles sont neuf, qu'il nomme au début de son poème. Lire page 37, vers 75 et suivants. La principale est Kalliopéia, sans doute parce qu'elle est la déesse de la poésie : Kalliopéia signifie admirablement dit, ou belle voix.

Mais que font les Muses ? Chaque dieu a pour ainsi dire un job ou un lieu d'action : Poséidon est le dieu de la mer ; Artémis est la déesse de la chasse, et ainsi de suite. Les Muses sont les déesses des sciences et des arts, mais aussi du plaisir qui vient avec les arts. Hésiodos dit qu'elles chantent pour faire plaisir aux dieux en racontant ce qui se passe. Mais il est clair que leur chant, qui devient, par exemple, le chant de Hésiodos, peut plaire aussi aux hommes.

De quoi traitent les Muses ? De tout. Plus exactement, elles traitent de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera. C'est ce que Hésiodos dit par exemple à la page 35, vers 28 et suivants.

Mais, et ceci est très grave, les Muses peuvent dire faux. Hésiodos le dit un peu plus tôt et il cite les Muses elles-mêmes. Lire page 34, vers 27 et suivants. En supposant que Hésiodos dit vrai quand il dit ceci ou que les Muses disent vrai quand elles disent qu'elles mentent, il faut y réfléchir au moins un peu pour bien lire ce qui suivra. Est-il possible de dire faux et de dire vrai en même temps ? Il me semble possible, et il me semble que cela est clair par l'expérience de la fiction. C'est la magie de la poésie et de la fiction que de dire le vrai et le faux en même temps : la fiction est une invention, mais c'est une invention qui intéresse seulement parce qu'on y devine une vérité.

Troisième rencontre

La semaine dernière, j'ai terminé l'introduction que j'avais pas pu présenter au complet en traitant de la limite de l'approche qui sera la nôtre, en montrant pourquoi ce qu'on pourrait appeler l'idéal de la démocratie libérale est bel et bien un idéal et non un fait, et en signalant quelques livres qu'on pourrait lire pour compléter les lectures et les discussions qui sont celles de ces rencontres. Puis, j'ai parlé du fait que les textes sacrés des Grecs sont l'œuvre de poètes. Puis j'ai parlé de Hésiodos et des Muses ; j'ai souligné que les Muses sont des déesses, les déesses des sciences et des arts et donc des productions humaines, qu'elles traitent de tout, et qu'elles peuvent mentir de façon à ce que ça paraisse vrai et qu'elles peuvent dire le vrai aussi. À cette occasion, j'ai signalé que c'est là une sorte de définition de l'art, ou du pouvoir de la fiction. Ce que Sartre appelle mentir vrai.

Mais il me reste quelques points à développer.

Il faut noter que les Muses ne disent pas qu'elles mentent tout le temps, ni qu'elles produisent toujours de la fiction. Aussi certaines Muses inspiraient les historiens et les hommes de science. De plus, il n'est pas dit ici ou ailleurs que le poème de Hésiodos, qui lui vient des Muses, est une fiction. Il est donc possible que tout ce qu'il raconte soit vrai. Ce qui est suggéré cependant c'est que même si c'est fictif, c'est vrai. Il

reste à comprendre en quoi le fictif peut être vrai. Ce qui est tout un problème pour qui lit Hésiodos.

En revanche, si les Muses produisent des discours faux, ou vrais, ou partiellement vrais, elles produisent des discours toujours agréables ou beaux. Les discours des Muses sont si agréables qu'ils ajoutent au bonheur des dieux, qui n'ont pas besoin de consolation. Les discours des Muses sont agréables aussi pour les hommes, qui ont besoin de consolation. Quelle sorte de plaisir? Je crois qu'un des exemples est la liste des filles de Nérée. Lire les vers 240 et suivants. La pure et simple accumulation des noms des 50 déesses (au fond il y en a 51 ou 52) donne du plaisir. Comme pour les enfants qui chantent *Trois p'tits chats*.

Mais il y a des plaisirs plus sophistiqués. Car il me semble qu'une des beautés plaisantes de l'œuvre est la suivante. La *Théogonie* porte sur les origines, sur la naissance des dieux qui règnent actuellement. Ce qui est originel et qui est en même temps puissant, cela se dit en grec *arkhê*, qu'on traduit souvent par le mot *principe*, mais qu'on peut rendre aussi, plus faiblement par *commencement*. Ce mot apparaît au premier vers et au dernier vers (115) du poème. Lire. Le principe, c'est le début, mais c'est le début qui influence encore.

Or dans son discours sur les origines de tout ce qui existe, Hésiodos commence en renseignant son lecteur sur son origine, c'est-à-dire sur l'origine du poète qui écrit: dans la *Théogonie*, le poète Hésiodos est fasciné par les origines au point d'expliquer quelle est son

origine à lui. Or lorsqu'il parle aux Muses et fait parler les Muses au sujet de son origine, il leur parle de la meilleure façon de commencer le discours sur les origines dont il est le poète. On a donc une triple réflexion sur le début, sur le commencement, sur les origines. Je résume donc. Dans les premiers 115 vers de la *Théogonie*, on a un début qui annonce qu'il faut débiter en disant que les Muses furent au début de la vocation du poète et que sa vocation le conduit à raconter les débuts de toutes choses et d'abord le début des dieux qui sont les débuts de toutes choses. En passant quand on parle des Muses on dit tout de suite qu'elles ont eu leur origine en Zeus.

L'œuvre dans son ensemble.

Malgré ce début raffiné et admirable, malgré ce début poétique, il y aurait de bonnes raisons de trouver le texte presque illisible. 1. C'est un texte incomplet d'après les dernières lignes, qui commencent un nouveau sujet, mais ne le terminent pas du tout. 2. C'est un texte désordonné en autant qu'à plusieurs reprises, on revient en arrière dans le temps pour reprendre la suite généalogique des dieux qu'on avait abandonné pour aller loin de l'avant dans le temps. 3. C'est un texte disproportionné en autant qu'on y trouve des passages assez longs qui racontent des histoires qui semblent être hors sujet. Par exemple, la longue louange de Hékatê, une déesse mineure. Je reviendrai d'ailleurs sur ce texte.

Mais il est assez clair que le texte est rythmé par quatre révoltes : deux qui réussissent (la révolte de Kronos (peut-être temps) contre son père Ouranos (ciel), et la révolte de Zeus contre Kronos) et deux qui se soldent par des échecs (la révolte des Titans contre Zeus et la révolte de Tupaôn contre le même Zeus).

Or, il faut le souligner, les diverses révoltes sont menées par des dieux mâles, mais qu'il y a toujours une femme qui produit le révolté principal et qui cherche à renverser les choses telles qu'elles sont grâce aux dieux mâles en soutenant le révolté. On pourrait le dire ainsi : les déesses (par exemple Gaïa (Terre)) produisent du nouveau en enfantant, mais soutiennent aussi des révoltes contre l'ordre établi qui est l'ordre des mâles.

Or il est remarquable que Zeus réussit à vaincre en mêlant les choses, ou en les coordonnant, ou en les unifiant : par exemple, il mêle la ruse ou les contrats ou les pactes, avec la force, et il mêle le masculin avec le féminin. D'ailleurs, ces deux façons de faire de Zeus semblent être unies : quand il s'unit à Métis (qui est la déesse de la pensée ou de la ruse), il produit une enfant Athéna qui va produire son rival. Au lieu d'attendre que l'enfant naisse et que la mère et la grand-mère se mettent du côté de l'enfant contre lui, il avale Métis et il produit l'enfant, Athéna, par sa propre tête. Or cette déesse, qui naît d'une façon tout à fait hétérodoxe, n'aura pas d'enfant : elle sera moins féminine et on ne peut pas s'empêcher de croire que sa neutralité sexuelle vient de son mode de naissance et donc de

l'action de Zeus. On pourrait dire que Zeus neutralise les femmes dangereuses en devenant une sorte de femme qui engendre ses propres enfants. C'est ce qu'il fait aussi avec Dionusos, entre autres : le dernier des principaux dieux grecs naît de sa cuisse. D'ailleurs, ce qu'il fait dans le cas de Dionusos irrite tellement Héra, que celle-ci produit comme lui un enfant sans l'aide de l'autre sexe, c'est Tuphaôn, ce qui produit la dernière attaque contre Zeus.

À cela, il faut ajouter une autre révolte contre Zeus ratée elle aussi, celle de Prométhéus. Là encore, c'est une lutte d'intelligence et de force physique. D'abord parce que Prométhéus est le dieu qui pense à l'avance et qu'il ruse avec Zeus, qui lui voit clair et le laisse gagner pour mieux le dominer. Mais aussi parce qu'il est question du feu, qui est le moyen d'augmenter le pouvoir des humains et que Zeus utilise sa force pour dominer et Prométhéus et les humains. Mais j'y reviendrai.

Tout cela étant dit, soit qu'il y a un principe d'ordre dans le texte et le texte propose une histoire de fond qui est celle du règne de l'ordre, ou de l'établissement de l'ordre dont Zeus est le porteur, il est clair que le texte ne peut pas être jugé par des critères de rationalité. D'abord parce que ce qui est raconté est rempli d'impossibilités. J'en signale deux.

1. Les dieux semblent être des êtres assez semblables aux hommes, mais en même temps ils sont des forces

de la nature. Ainsi Ouranos et Gaia copulent ensemble et se parlent, mais ils sont bel et bien le ciel et la terre.

2. Ensuite, certaines des affirmations sur les dieux sont contradictoires : Zéus est le père des dieux et des hommes, mais il est le fils de Kronos et le petit-fils d'Ouranos, sans parler du fait que les autres dieux produisent eux aussi des enfants, qui ne sont pas les enfants de Zéus, et que les hommes ne sont pas produits par Zéus par la génération. Ou encore dans le récit de la révolte de Zéus contre son père Kronos, son grand-père Ouranos dit à la mère Rhéïa qu'avant sa naissance, Zéus avait décidé que quand il naîtrait il vaincrait son père et que cela étant décidé par Zéus, qui est le père des dieux et des hommes, il faut bien obéir.

Quoi qu'il en soit de cette irrationalité, la *Théogonie* permet de saisir ce qu'on pourrait appeler la nature des dieux. C'est ce que je tenterai d'expliquer maintenant. Mais je le fais en rappelant qu'il ne faut jamais oublier qu'en parlant des dieux tels que les Grecs les imaginaient, on est en train de parler des humains tels que les Grecs les imaginaient aussi.

Les dieux grecs.

La *Théogonie* traite de la naissance des dieux, mais alors elle traite de ce qu'est un dieu grec, ou gréco-romain. (Ce qu'on découvre chez les dieux grecs selon Hésiodos est valide aussi pour les dieux romains et pour la plupart des polythéismes.) On pourrait parler

de la nature des dieux; mais comme le thème de la nature est celui des philosophes et que les premiers philosophes grecs apparaissent environ 200 après Hésiodos, il serait incongru et peut-être incorrect de parler ainsi. Comment apparaissent les dieux grecs? De quoi à l'air un dieu typique?

La première vérité qu'il faut saisir et sur laquelle il faut réfléchir est sur la multiplicité des dieux. C'est un lieu commun de parler du polythéisme et de l'opposer au monothéisme, et de dire qu'il y a des religions, les plus nombreuses, qui proposent l'existence d'une multiplicité de dieux et d'autres religions, moins nombreuses, mais mieux connus des Occidentaux du III^e millénaire, qui ont un seul dieu. Mais il faut voir ce lieu commun et ajouter que pour Hésiodos la multiplicité des dieux est extrême: il y a neuf Muses, Nérée a engendré cinquante Naïades, et Okéanos a engendré au moins vingt-cinq fleuves allant du Nil jusqu'à une petite rivière perdu dans la Grèce continentale qu'on ne peut plus découvrir (page 53, vers 337); chacun de ces dieux fleuves est nommé. Les dieux sont nombreux, donc les dieux sont partout, et surtout peut-être ils sont près des hommes. Ils sont comme des hommes, avec des corps et des désirs et des conversations; ils sont physiques comme les hommes; les hommes peuvent les rencontrer ici ou là et donc partout, mais non pour ainsi dire au-dessus de tout. Les dieux grecs sont partout, mais ils ne sont pas au-dessus de tout.

Malgré leur proximité avec les hommes, les dieux ont une caractéristique fondamentale qui les distinguent des humains : ils ne meurent pas ; ils naissent sans doute et donc ne sont pas éternels, mais ils sont immortels. Cette caractéristique est si importante que Hésiodos peut remplacer le mot *dieux* par l'expression « ceux qui ne meurent pas ». Cela est d'autant plus important qu'ils s'opposent aux hommes dont on dit sans arrêt qu'ils meurent. Ainsi Zeus est dit le père des dieux et des hommes, ce qui veut dire qu'il est un immortel qui a engendré des mortels. Cette immortalité est liée à, ou est l'illustration la plus importante de, la force des dieux. Ils sont forts, et même ils sont pour ainsi dire des forces naturelles qui ne disparaissent pas, qui ne peuvent pas disparaître. Plus exactement, il faut voir que la nature n'existe pas en ce sens qu'il y a des lois naturelles qui sont au-dessus des dieux.

Mais les dieux grecs ne sont pas tout-puissants. Il ne le sont pas pour deux raisons : parce qu'il y a d'autres dieux aussi puissants qu'eux, ou presque aussi puissants, et aussi parce que même Zeus le plus puissant des dieux ne semble pas pouvoir faire n'importe quoi : il est limité par quelque chose de plus grand que lui et de plus grand que tous les dieux : le Destin. Cela est bien mystérieux. Mais c'est crucial : les dieux grecs ne sont pas comme le Dieu de la *Tanakh* et de la Bible chrétienne. Disons-le comme ceci : ils font partie du monde et non sont pas au-dessus de la création.

Les dieux sont semblables entre eux en ce qu'ils sont physiques et surtout sexués puisqu'il y a génération, mais ils sont bien différents les uns des autres. Il y a un dieu du sexe, et un autre de l'eau, et un autre du soleil, et un autre de la justice et un autre de la vengeance, et un autre de la guerre, et un autre de la médecine, et un autre de la vie, et un autre de la mort, et un autre des portes, et un autre du feu de foyer. Et je pourrais continuer. On peut le dire comme ceci : pour chaque dimension de la vie, et même de la vie la plus quotidienne ou la plus banale, il y a un dieu. C'est d'ailleurs, dans la *Cité de Dieu* d'Augustin, la base d'un de ses arguments préférés contre le polythéisme : il y a trop de dieux et des dieux pour les choses les plus ridicules, donc le polythéisme ne peut pas être une religion sérieuse. Il n'en reste pas moins et pour revenir au point de vue du polythéisme grec, ou gréco-romain, tout est sacré, tout est magique, le monde est enchanté. Mais tout est dangereux aussi.

Car les dieux sont violents. Il faut entendre ce terme dans les deux sens : ils sont forts physiquement comme un ouragan ou l'éclair est fort, et ils sont souvent injustes. On pourrait peut-être le dire comme ceci : chez les Grecs, il y a un dieu de la guerre, qui est le lieu de la force physique brutale et des injustices les plus terribles. Mais les dieux sont violents entre eux aussi et sont tous d'une certaine façon des dieux de la guerre. Certes, Zeus règne et assure un minimum d'ordre, mais il aurait pu ne pas régner. Il règne, mais il règne parce qu'il a été violent et qu'il a été injuste. Il règne, mais la possibilité qu'il cesse de régner et que la

violence redevienne généralisée, cette possibilité n'est pas exclue en principe. Cela est tout à fait différent de ce qu'on trouve dans la *Tanakh* et dans la Bible chrétienne.

Une dernière remarque serait sans doute nécessaire. La relation entre les dieux et les humains est problématique : les dieux veulent que les hommes existent, mais ne les aiment pas beaucoup, ils veulent que les humains soient respectables, mais ils ne sont pas très respectables eux-mêmes.

Avec cela on peut passer des dieux aux hommes. Pour le faire, je commencerai par une déesse qui me fascine : Hékatê.

Hékatê.

Il faut commencer en signalant que parmi les autorités poétiques grecques, personne ne parle de Hékatê comme le fait Hésiodos. Selon tout ce qu'on peut établir, elle était une déesse mineure, qui avait un culte local et qui n'a jamais acquis d'importance durant la période classique, hellénistique ou gréco-romaine. Pour le dire autrement, il semble que Hésiodos, ou les Muses qui inspirent Hésiodos, soulignent une déesse peu connue par les Grecs ordinaires.

Je prends la peine de lire ce que Hésiodos en dit en signalant d'abord qu'il n'y a aucun dieu et aucune déesse, sauf Zeus, Prométhée et les Muses, qui reçoive autant d'attention dans la *Théogonie*. Or ces dieux sont

présentés dans leurs rapports aux hommes. En somme, focaliser sur Hékatê, c'est focaliser sur une dimension essentielle du récit de Hésiodos, les dieux dans leurs relations aux hommes.

Lire 410 et suivants.

1. Hékatê règne sur à peu près tout, sur le ciel, la mer et la terre. On devine qu'elle règne aussi sur la mort. (D'ailleurs, les représentations qu'on a d'elle la présente comme une déesse qui introduit à la mort.) Pourtant ces domaines ont déjà leurs dieux : par exemple Zéus, Poséidôn et Hadês. Elle semble donc faire double emploi, ou être un restant de l'ancien monde qui complète, ou est complété par, la nouvelle répartition qui vient avec Zéus. Or justement, Hésiodos insiste sur le fait que Zéus a laissé à Hékatê tout ce qu'elle possédait avant : il ne lui a rien enlevé, il a confirmé ses pouvoirs, et peut-être même les a-t-il augmentés.

2. Contrairement par exemple, à Aphroditê (Amour) qui règne sur les hommes et les dieux, les pouvoirs de Hékatê concernent à peu près exclusivement la vie des hommes : elle gère le succès et les échecs dans tous les domaines de la vie humaine. Et elle surveille les sacrifices humains : quand les hommes demandent aux dieux de les seconder, c'est Hékatê qui gère la réception de la demande.

3. En dernière analyse, elle est la déesse de la bonne fortune et de la mauvaise fortune. En revanche, la déesse Fortune (*Tukhê* en grec ou *Fortuna* en latin) qui

était une déesse puissante dans la mythologie gréco-romaine et qui avait des temples partout n'apparaît pas de la *Théogonie*. On dirait que Hékate l'a remplacée. En tout cas, Hésiodos insiste sur le fait que c'est Hékate qui décide par elle-même du succès ou de l'échec. Cela est dit au moins 5 fois.

Ici je fais faire de mon mieux pour entrer dans la façon de penser de Hésiodos et donc des Grecs. Je connais la déesse Hékate; j'ajoute que je la connais professionnellement et personnellement. Mon domaine est celui de l'enseignement. Or je sais par une longue expérience que si j'ai du talent et que je prépare bien mes cours et que je suis énergique en classe, mon enseignement passe. Mais je sais aussi que tous ces éléments ne garantissent pas le succès; que je peux donner le même cours deux jours de suite à deux groupes d'étudiants semblables et le cours marchera avec les uns et pas du tout avec les autres; que parfois pour des raisons x, je suis mal préparé, je suis malade et sans énergie alors que les cours n'ont pas marché avec tel groupe, et soudain tout marche avec un autre groupe. En somme, c'est mon expérience constante, il y a quelque chose qui me dépasse tout à fait quant au succès et à l'échec, quelque chose que je ne contrôle pas et même quelque chose que je ne connais pas. Ce quelque chose est essentiel: cela produit des échecs qui ne devraient pas se produire et des succès qui ne devraient pas se produire et donc cela doit contrôler les échecs prévisibles et les succès prévisibles aussi. Ce domaine, celui des échecs et des réussites, me tient à cœur au plus haut degré. Or ce domaine est celui de

Hékatê. Les Grecs ont une déesse pour cela. Les hommes et les femmes impies du IIIe millénaire n'ont rien : ils se cachent le fait que la vie dans ce qu'elle a d'essentiel (la défaite des Pats contre les Bills, il y a deux dimanches et la victoire des Giants lors du Superbowl XLII, ou la rencontre avec telle personne qui devient la femme ou l'homme de sa vie, ou le plaisir inattendu d'une promenade le long de la rivière Saint-Charles), que la vie dans ce qu'elle a d'essentiel échappe aux prévisions humaines.

Mais il est temps de revenir à Zéus, le dieu le plus important et de sonder un peu plus la relation entre les hommes et les dieux.

Quatrième rencontre

Premières remarques.

Avant de continuer mes remarques sur Hésiodos, je tiens à signaler que j'ai mis en danger le cours d'aujourd'hui parce que j'ai consacré mon dimanche à lire un roman qui est en jeu pour le prix Goncourt. À mon sens, le dernier prix Goncourt correct fut accordé à *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell.

Le nouveau roman qui pourrait gagner le Goncourt est un reportage dans le genre de Tom Wolfe et de Truman Capote, qui a écrit *In Cold Blood*. L'auteur Morgan Sportès a déjà écrit *L'Appât*, devenu un film de Tavernier ; son nouveau roman, intitulé *Tout, tout de suite*, est un « conte de faits » ou un « romenquête », comme il dit : c'est à cheval entre le reportage et la fiction. Il y rend compte d'un fait divers scandaleux qui a eu lieu en France en 2006 : un jeune homme d'ascendance juive a été kidnappé, torturé et, après trois semaines sans pouvoir négocier une rançon, mis à mort par un gang de rue parisienne. Les journaux les ont baptisés la gang des Barbares. En plus d'être irrésistible et écrit en un français des rues, tout en étant tout à fait compréhensible, le roman de Sportès propose deux ou trois idées : que la victime fut choisie par une logique d'idiot, mais essentielle, parce qu'elle était juive ; que les kidnappeurs/meurtriers étaient, souvent avant et après le crime, des convertis à une sorte d'islamisme fou ; que tout cela baignait dans un monde qui nie toute religion au nom de la

marchandisation du monde, ce qu'on appelle la mondialisation. C'est d'ailleurs le sens du titre du roman : *Tout, tout de suite* est un slogan de la mondialisation et une expression tirée d'une chanson rap française.

Il me semble que les remarques que je propose, et surtout la thèse fondamentale que je propose, à savoir que le fait religieux est encore et toujours significatif même dans des sociétés en principe neutres, que sans une réflexion poussée sur ledit fait religieux, on ne peut pas comprendre le monde dans lequel on vit, même si on se trouve dans un monde qui tente de nier la réalité politique, sociale et morale de la religion, il me semble que mes remarques et ma thèse sont bien illustrés par ce roman, et donc par ce fait divers.

Je ne prétends pas que je suis d'accord avec la position de fond du romancier Sportès, mais je prétends que le fait qu'il a romancé (mais il n'a fait rien de plus que changé quelques noms et quelques détails), que le fait qu'il a romancé est important. Je suggère même que ce qui s'est passé en France en 2006 pourrait arriver au Québec.

Aujourd'hui, je terminerai le premier poème de Hésiodos et entamerai le second. Mais il faut d'abord rappeler ce qui a été fait : j'ai fini de parler de Hésiodos et de sa relation aux Muses, puis j'ai signalé des caractéristiques générales de la *Théogonie*. Je suis entré dans l'œuvre elle-même en caractérisant les dieux grecs, tels que présentés par l'auteur, puis j'ai focalisé

sur une déesse, chère à Hésiodos et à moi, Hékatê, la déesse du succès et de l'échec. À moins qu'on ait des questions, je passe à l'analyse du double récit de la révolte de Prométhéus et des hommes et de la réaction de Zeus. Car il y a au moins un lien fort entre les deux poèmes : les deux récits au sujet de la relation entre les hommes et les dieux.

Prométhéus et les hommes versus Zeus. Première version.

Les dieux les plus importants du point de vue des hommes, si on exclut Hékatê, ce sont Zeus, le père des dieux et des hommes (titre qu'aucun autre dieu ne reçoit) et Prométhéus (qui est présenté comme un allié, malheureux, des hommes). Or ces deux dieux s'affrontent et s'affrontent à l'occasion des hommes. Cet affrontement, je le rappelle, est si important que Hésiodos en a traité deux fois. (Et ce thème est constant chez les auteurs grecs, que ce soit Aiskhulos dans sa pièce *Prométhée enchaîné*, ou d'autres comme Platôn et Aisôpos et Plutarkhos.)

Examinons le premier des deux récits de Hésiodos. Je signale que le récit autour de Prométhéus se trouve en plein milieu de la *Théogonie*, alors que le second récit se trouve plutôt au début.

Prométhéus est un des Titans. Donc il fait partie du groupe de dieux qui se sont révoltés contre le règne de Zeus et qui sont punis par Zeus. D'ailleurs, la première chose qu'on apprend au sujet de Prométhéus est qu'il a

été puni par Zeus en étant attaché sur un rocher et en étant attaqué tous les jours par un aigle qui lui mange le foie. Mais on ajoute qu'à la fin, il y a eu une sorte de réconciliation entre Zeus et Prométhée : il semble que le conflit entre les deux s'est réglé et donc que la situation des humains a été acceptée de part et d'autre. La situation humaine ne peut pas changer parce que Prométhée et Zeus se sont réconciliés : Prométhée ne peut plus améliorer la situation humaine.

Comment se fait-il qu'ils sont devenus ennemis ? Il y avait un conflit entre les dieux et les hommes, dont on n'explique pas la teneur, et une négociation subséquente. À la fin de cette négociation, il y a eu une offrande faite par les humains sans doute aux dieux, une offrande que Prométhée a divisé d'une façon avantageuse pour les humains et désavantageuse pour les dieux : la viande, cachée sous des dehors laids, et les ossements, cachés aussi mais sous des dehors attirants, étaient séparés ; les dieux ont choisi la seconde part, la moins bonne. Et voilà pourquoi quand les Grecs font un sacrifice aux dieux, les hommes mangent la viande pour eux et brûlent les os pour les dieux. En somme, cet événement originel *explique* le rituel typique d'un sacrifice humain offert aux dieux par les Grecs.

Lire 542 et ss.

Ce qui est le plus remarquable dans ce récit, c'est qu'on dit deux choses contradictoires : Zeus est trompé, et il n'est pas trompé ; Prométhée ruse avec lui et le met en

colère, et Prométhée est le jouet de Zeus qui trouve ainsi une excuse pour punir Prométhée et en même temps les hommes.

Comment se fait cette punition des hommes ? La première réaction de Zeus est de ne plus envoyer la foudre sur les arbres et donc d'enlever aux humains l'avantage du feu. À cela, Prométhée répond en apportant le feu (qui appartient à Zeus) aux humains, pour que ceux-ci y aient droit malgré Zeus et l'utilise de façon plus régulière que sous le règne de Zeus. Il semble que la seconde ruse de Prométhée ait surpris Zeus. On comprend tout de suite que d'enlever le feu et de redonner le feu est faire un grand mal et faire un grand bien.

En tout cas, la seconde ruse de Prométhée donne à Zeus le *droit*, ou l'excuse, de produire une nouvelle punition : puisque les humains ont un avantage auquel ils n'ont pas droit, Zeus leur ajoute un désavantage qu'ils n'avaient pas avant, soit la femme, ou peut-être l'amour pour la beauté de la femme. Il est possible que les femmes existaient déjà, mais qu'elles étaient moins séduisantes. En tout cas, il est clair que la femme est un mal (ou apporte avec elle bien des maux), mais il est clair aussi qu'elle est attirante, qu'elle fait plaisir, qu'elle est irrésistible.

Lire 585 et ss.

Si on veut bien laisser de côté le féminisme de rigueur, et l'indignation qui l'accompagne toujours et empêche

de penser, on peut noter ceci. 1. Le mal qu'est la femme ou qui vient avec la femme est beau et donc attirant comme un bien. Il est si beau, elle est si belle que les autres dieux regardent, Pandôrê, car c'est son nom, et ils sont pour ainsi dire renversés. Pandôrê selon une étymologie, serait le cadeau total. C'est une allusion rapide à une idée portée par toute la mythologie grecque : les êtres humains sont souvent beaux, si beaux, que même les dieux désirent coucher avec eux. Et cela est vrai des femmes encore plus que les hommes.

2. La description du mal que font les femmes est accompagnée de la première image développée du texte. On a parlé du symbolisme des textes religieux. Je tiens à ce qu'on note que pour la première fois dans son texte, Hésiodos présente une image pour faire comprendre ce que sont les femmes : elle sont comme les mâles dans la ruche, qui consomment le résultat du travail des femelles. L'image est intéressante au moins parce qu'elle suppose qu'on inverse les sexes : ce sont les femmes qui sont comme les abeilles mâles (les bourdons) et les hommes qui sont comme les abeilles femelles, les travailleuses. Il me semble que Hésiodos peut faire un clin d'œil et faire sentir que ce n'est pas le sexe en tant que sexe qui est le problème, mais celui de la relation entre les deux. Mais il faut surtout se souvenir, ou penser pour la première fois, que pour Hésiodos les dieux ne sont pas présentés comme des symboles, mais comme des êtres qui existent bel et bien. L'histoire de Zeus et Prométhéus n'est pas présentée comme une image ; la description de la ruche

est présentée comme une image. Quand le lecteur transforme les récits de Hésiodos en images, il fait ce que celui qu'il lit ne fait pas.

3. Le point le plus important est sans doute que Hésiodos ajoute que le piège de Zeus n'est pas seulement un piège. S'il n'y a pas de femmes, ou si on ne se marie pas, on travaille toute sa vie et à la fin le bien qu'on a accumulé est dispersé auprès de gens qu'on ne connaît pas : sans femme, la vie devient insensée. S'il y a des femmes, ou si on se marie, on a des enfants, à qui on peut laisser son bien. Et cela est présenté comme un bien, quelque chose qui donne un sens final à tout son travail. Mais ce bien peut redevenir un mal si la femme est mauvaise et si elle éduque mal les enfants. En somme, la vie humaine est dure, les solutions ne sont jamais faciles, mais il y a du terrible, du moins mauvais et du bon. Morale de l'histoire : trouver une femme sensée, et ne pas se laisser prendre par la seule beauté extérieure.

Prométhée et les hommes versus Zeus. Seconde version.

Nous allons aborder *Les Travaux et les Jours* par la même histoire dans une seconde version, laquelle a quelques variantes intéressantes. Voici les éléments différents les plus importants. D'abord selon *Les Travaux et les Jours*, le projet de Zeus est, sous sa commande, le projet d'un grand nombre de dieux. D'ailleurs, on donne le nom du projet/femme (Pandôre) en expliquant qu'elle est un cadeau (*dōron*) qui vient de

tous les dieux (*pantés*). Lire 70 et ss. La situation n'est plus présentée comme une lutte entre Prométhéus et Zéus.

D'ailleurs, du côté des hommes, il n'y a pas seulement Prométhéus, mais encore Épiméthéas. Si on tient compte de l'étymologie de leurs noms et sur leurs comportements, Prométhéus pense à l'avance, et Épiméthéas pense après ou pense à côté. Un des enjeux de l'histoire semble donc être la pensée et l'absence de pensée. Or c'est là un des thèmes, ou le thème fondamental des *Travaux et des Jours*: Hésiodos est une sorte de Prométhéus qui comprend ce qui se passe et qui explique aux hommes ce qu'est la vie et ce qu'il faut faire pour la réussir ou y réussir, alors que la plupart des hommes (dont le frère de Hésiodos) sont des Épiméthéas. Pour le dire autrement, le livre de Hésiodos s'adresse à tout un chacun ici présent parce que, chrétien qu'il est, ou fils, et fille, impie du christianisme qu'il est, il êtes un Épiméthéas, un nigaud, un bébé comme Pésés. En somme, si Épiméthéas avait fait ce que Prométhéus lui avait dit, la vie humaine serait meilleure. Mais depuis l'erreur d'Épiméthéas, les humains continuent de ne pas penser, de rêver, de s'illusionner, et leur vie est encore pire qu'elle pourrait être. Le but de Hésiodos est de désillusionner son lecteur. Je rappelle le sens du mot grec pour dire vérité, *aléthéia*. Ce que Hésiodos cherche à faire c'est d'enseigner la vérité : selon le vers 10 des *Travaux et des Jours*, « moi, je vais raconter à Pésés les choses vraies. »

Or il y a un autre endroit où Hésiodos parle de la pensée et aussi de ce que doit faire son auditeur. C'est quand il parle des trois sortes d'êtres humains. Lire 293 et ss. Les êtres humains sont divisés entre ceux qui ne comprennent pas, ceux qui possèdent les bonnes opinions parce qu'ils ont écouté un sage et ceux qui ont réfléchi par eux-mêmes et ont compris comment vont les choses et comment elles vont quand on les observe jusqu'à la fin. Il est clair que Pèrsès (et d'autres) fait partie du premier groupe. Mais il est clair aussi que Hésiodos veut qu'il devienne au moins un membre du deuxième groupe en écoutant ce que lui dit le poète. Et il est clair qu'il aimerait que Pèrsès ouvre les yeux et qu'il voit que le monde est bel et bien comme le poète le dit, et qu'il comprenne par lui-même ce qui lui est dit dans ce poème. Quelle est cette vérité ? La vie est dure, elle est remplie de mal.

Car, et c'est la troisième différence entre les deux récits, Pandôrê n'est pas un cadeau. Ou plutôt, elle est un cadeau, mais un cadeau empoisonné : en l'acceptant, on accepte tous les maux de la vie : ce qui était implicite dans le premier récit devient explicite ici. Lire 100 et ss. Encore une fois, il ne s'agit pas de se satisfaire de râler contre le machisme impénitent des Grecs : il faut saisir l'essentiel de ce qui est dit. La vie est remplie de malheurs, la vie est dure ; cela est venu des femmes, cela est venu des dieux, cela est venu de l'erreur d'Épiméthéas, peu importe en fin de compte, puisque cela ne change strictement rien à la situation ; la vie est dure pour les humains, c'est-à-dire pour les hommes et les femmes. De toute façon, on souffre, et

les femmes souffrent avec les hommes, et, si on se souvient de ce qui a été dit dans la *Théogonie*, les hommes sont plus malheureux sans les femmes qu'avec des femmes intelligentes et énergiques. Si on se met à râler et à chercher un coupable et exiger qu'on change de discours ou que les dieux changent les règles du jeu, on ne change pas la vérité fondamentale et on perd du temps.

Le dernier détail nouveau se trouve dans le fait qu'avec les malheurs qu'elle a lâchés sur le monde Pandôrê a apporté l'Espoir (*Élpis*). L'espoir est-il un mal ? En tout cas, il ne se comporte pas comme un mal qui se répand de par le monde. Car, *Élpis* reste à l'intérieur du bocal, et on dirait à l'intérieur de la maison, ce qui est tout le contraire du comportement des maux. On dirait que si on reste à l'intérieur, avec la femme et *Élpis*, le monde des maux est pour ainsi dire plus loin. Et cela, les deux événements différents, est voulu par Zeus. Je suggère que Hésiodos veut dire quelque chose comme ceci : au milieu du malheur humain, il y a de l'espoir, un espoir qui fait que le malheur peut être diminué : on ne peut pas faire disparaître le travail et la sueur, mais on peut mieux utiliser le travail et suer de façon plus efficace ; on ne peut pas faire disparaître la souffrance et les problèmes, mais on peut les minimiser ; on ne peut pas faire disparaître la mort, mais on peut vivre mieux et peut-être même s'assurer une sorte d'immortalité. Comment faire cela est le sujet du livre qui porte le titre : *Les Travaux et les Jours*. Il faut travailler et bien connaître les jours pour bien les utiliser.

L'œuvre dans son ensemble.

Les Travaux et les Jours ressemble à la *Théogonie*, parce qu'encore une fois on a affaire à une œuvre qui est incomplète, désordonnée, et disproportionnée. Mais encore une fois, il y a, me semble-t-il, une structure de fond : après un bref proème adressée aux Muses, Hésiodos s'adresse à son frère (encore une fois ce nom est peut-être une fiction, car Pêrsês pourrait signifier « celui qui gaspille ») pour lui dire de quitter sa vie malhonnête et paresseuse, il l'incite à faire des efforts parce que la vie exige de l'effort sans quoi elle est malheureuse, puis il lui explique comment tirer profit des saisons et ensuite des jours par divers travaux.

Il n'en reste pas moins que *Les Travaux et les Jours* sont une œuvre bien différente de la *Théogonie*. D'abord par le sujet. S'il y a des dieux dans ce nouveau poème, ce sont des dieux qui s'occupent des hommes. Les hommes sont donc le sujet principal dont traite Hésiodos : on pourrait dire que *Les Travaux et les Jours* offrent non pas une théologie, mais une *Anthropologie*, soit non pas un discours sur les dieux, mais un discours sur les hommes. Aussi, il présente une *théogonie* des humains en présentant les cinq âges de l'humanité, dont je parlerai bientôt.

Mais il faut noter d'abord que le second poème est différent du premier non seulement par son sujet, mais encore par son destinataire. Le premier poème n'était adressé à personne : on pourrait imaginer que Hésiodos faisait la généalogie des dieux pour le plaisir de

raconter et rien de plus. Cela n'est pas le cas cette fois : il s'adresse à son frère en le nommant, ou en lui donnant un surnom, dès le vers 9, ce qu'il fait plusieurs reprises par la suite. La dernière fois qu'il le nomme, c'est pour parler de navigation. Lire 631. Or il s'adresse à son frère pour le détourner de ce qu'il fait et le tourner vers ce qu'il devrait faire : le poème a un but pour ainsi dire pratique.

Les conseils de Hésiodos sont divers, mais s'organisent autour de certains thèmes qu'on saisit assez vite : le travail, les relations avec les voisins, l'organisation des choses quotidiennes, la sexualité, les dieux. Je donne un exemple de chacun. Lire 383 et ss, 342 et ss, 689 et ss, 750 et ss, 724 et ss.

Il est clair que ces conseils paraissent bizarres et parfois même ridicules. Mais ils sont inspirés toujours par la même idée : la vie est difficile, il y a des règles à suivre pour réussir sa vie, et si on ne découvre pas et ne suit pas ses règles, la vie devient horrible.

Pour comprendre l'œuvre dans son ensemble, il y a une dernière remarque à faire. Le poème ne s'adresse pas seulement à Pésès ; car Pésès semble avoir fait alliance avec des gens puissants de façon à tirer profit des autres en les volant, ou en les poursuivant en cour : plutôt que de travailler, Pésès semble avoir voulu jouer avec le droit et voler ses concitoyens en tirant profit de l'injustice des hommes aux pouvoirs, ou de ceux que Hésiodos appelle les rois. Hésiodos s'adresse donc aussi à ces puissants malhonnêtes, et il

le fait au moins deux fois. Lire 202 et surtout 248 et ss. Il leur dit est qu'il reconnaît qu'ils sont puissants et qu'il ne peut rien contre eux, mais il les menace d'une vengeance divine : Zéus, grâce à des surveillants invisibles, voit tout ce qui se passe sur terre et il rendra un jour justice. Il faut avouer que cette menace ne semble pas bien puissante.

Les cinq âges des hommes ou les cinq humanités.

Une des parties les plus intéressantes, et des plus souvent commentées, de *les Travaux et les Jours* est le récit qui porte sur les cinq âges : l'âge d'or (encore aujourd'hui l'expression existe et est employé), l'âge d'argent, l'âge de bronze, l'âge des héros, et l'âge actuel. Lire 106 et ss.

Quoi en dire ? La plupart des gens s'imaginent que les âges se succèdent en allant d'un monde parfait à un monde tout à fait injuste et malheureux. Cela n'est pas juste. Par exemple, il est clair que le quatrième âge est meilleur que le troisième. Lire 156 et ss. Ensuite, le premier âge qui semble parfait est miné par un défaut majeur : il n'y a pas de femmes et donc pas de reproduction ; le premier âge prend fin parce que les hommes heureux meurent les uns après les autres et personnes ne les remplacent. Enfin, le deuxième âge est pire que le premier parce qu'il est violent et que les individus se tuent les uns les autres et s'attaquent aux dieux, mais ils ont au moins des mères. En quoi alors cet âge est-il mauvais ? Pourquoi est-il si violent ? On dirait que c'est parce qu'il y a des mères, mais pas de

pères : on engendre des enfants (les mâles copulent avec les femelles), mais les mâles ne s'occupent pas des jeunes hommes, des ados attardés qui sont fous. Lire 130.

Le passage d'un âge à un autre ne doit pas faire oublier que les quatre premiers âges sont terminés et ne peuvent pas revenir. Le cinquième âge est le seul possible. L'essentiel est donc de saisir que la première impression qu'on va de bien en mal et de mal en pis doit être nuancée, si on veut tenir compte de ce que dit Hésiodos. Cela prépare à voir que quand il parle du cinquième âge humain (le nôtre et le sien) et qu'il dit qu'il est mauvais, cela est vrai, mais cela doit être compris de façon correcte. Les choses ne sont pas faciles, la vie est difficile (le mythe de Prométhéus et de Pandoré l'a déjà enseigné). Mais cette vie difficile peut devenir une horreur totale, ou elle peut devenir meilleure et même bonne. Entre autres, si on tient compte de ce qui est dit (et donc appris) dans les quatre âges précédents.

Mais pour que le cinquième âge soit vivable, et même bon, il faut accepter la vérité fondamentale suivante. Lire 286 et ss. Parfois on se dit que les responsables du ministère de l'Éducation devraient lire Hésiodos. Mais le plus important est de comprendre que cette vérité est double : elle est une vérité pour l'individu, et elle est une vérité pour celui qui éduque ses enfants. Sans cette éducation, par les mâles disons, sans une éducation moins maternante, plus réaliste, moins idéaliste, disons, plus dure et mais plus efficace, la génération

du cinquième âge, qui monte ressemblera aux humains du deuxième âge, ou encore la génération du troisième âge. Lire 140 et ss. C'est cette éducation que Hésiodos tente de réaliser.

Pour la semaine prochaine.

La semaine prochaine, j'aborde la Bible, et l'Ancien Testament. Plus exactement, j'aborde ce qui s'appelle la *Tanakh*, ou la Pentateuque, parce que j'essaierai de lire le texte en pensant comme des juifs pieux, et non comme des chrétiens pieux. Je lirai deux livres : la *Genèse* (qui ressemble à la *Théogonie*, comme le montre le mot) et l'*Exode*, qui se montrera semblable à *Les Travaux et les Jours*.

Dans le premier livre, il serait bon de focaliser sur quatre personnages : Adam, Abraham, Jacob et Joseph. Il est certain que je ne me rendrai pas à Joseph, ni même Jacob. Mais il faudrait avoir lu au moins les 25 premiers chapitres. La consigne est de ne pas lire le texte comme on le ferait spontanément en tant que bons Québécois impies : il faut chercher à acquérir les yeux d'un membre en règle du peuple choisi.

Cinquième rencontre

Un exemple de l'inconscience contemporaine : la religion est partout.

J'introduis aujourd'hui une rubrique que je tenterai de remplir à chacune des rencontres à venir. Je l'appelle « Un exemple de l'inconscience contemporaine : la religion est partout ». Lundi par exemple je suis allé dans le vieux pour revoir pour la énième fois la Basilique de Québec qui était rempli de Japonais et d'Américains qui étaient bouleversés par sa beauté. Et de fait elle est belle et très parlante. Et il y a plusieurs autres églises significatives dans la ville de Québec, comme la cathédrale Holy Trinity, qui est la première cathédrale anglicane hors de l'Angleterre. Et ce qui reste de la synagogue de Québec au théâtre du Périscope. Mais je passe à mon premier exemple.

Quelle est la date ? Nous sommes le mercredi 19 novembre 2011, dirait-on. Or cela est inexact. Nous sommes l'an 5772. J'ai vérifié sur le site de la communauté juive de Québec. Les musulmans savent que l'humanité se trouve dans l'an 1432. Les quasi-chrétiens croient qu'ils sont dans l'an 2011, quand ils sont dans l'an 2015.

Mais pour revenir aux juifs, et j'essaierai pendant quelque semaines de penser comme un bon juif, le temps ne commence pas avec l'Hégire, ou avec la naissance du Christ, mais avec le début des temps, ce qui est bien plus raisonnable. Or quand on tient

compte de ce que la Bible juive dit, il y a eu environ 3700 entre la Création et la destruction de Jérusalem et il y a eu environ 2000 ans depuis. Donc dire que l'humanité est en l'an 2011, c'est d'une façon ou d'une autre se montrer chrétien. Quelle serait la façon trans-religieuse de compter le temps ? Et faites attention, parce que s'il y a des semaines de sept jours, c'est parce que les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont influencés par la Bible.

C'est ainsi que j'introduis le thème de la Bible juive.

Introduction à la Bible et surtout à la Bible juive.

La Bible n'est pas un livre... Elle est le livre le plus important. Voilà pourquoi elle porte son nom : en grec, *to biblion*, signifie *le livre*. On le devine à partir de mots comme *bibliothèque* et *bibliographie*. Tout lecteur devrait avoir lu *le livre*; toute bibliothèque devait contenir *le livre*. Du moins, c'est cette attitude qui l'attitude pieuse. Je sais qu'on est, sauf exception, des gens impies, mais je demande de penser comme des gens pieux, au moins pour un temps.

La Bible est un livre bizarre pour bien des raisons, mais d'abord parce que ce n'est pas un livre. On pourrait dire que la Bible est un tas de livres ou un livre schizophrénique ou un livre éclaté. Pourquoi ? D'abord parce qu'il a deux grandes parties qui sont en tension l'une avec l'autre : l'Ancien Testament suffit pour un juif, et le Nouveau Testament ne fait pas partie de la Bible ; le Nouveau Testament, pour un chrétien,

est l'essentiel, et l'Ancien Testament est incompréhensible, voire est trompeur, sans la clé qu'est la suite. Nous avons à lire dans un premier temps, ce que le chrétien appelle l'Ancien Testament, ce que le juif pieux appelle la *Tanakh*. Cela est difficile pour quelqu'un qui est de tradition chrétienne. Mais il faut tout de suite se rendre compte que la Bible, telle qu'on la connaît, n'est pas un livre.

De plus, les parties de deux parties, et donc déjà sont d'une diversité effarante : on trouve des textes pour ainsi dire mythiques, des textes historiques, des textes poétiques, des textes réflexifs, des prophéties, des épîtres, des listes ; on trouve souvent dans une même sous-section des textes de genres différents. Et la diversité va jusqu'aux auteurs du texte : il n'y a pas un auteur de la Bible ; Moïse et David et Isaïe, entre autres, sont, par exemple, les auteurs de l'Ancien Testament ; Matthieu, Jean et Paul, entre autres, sont les auteurs officiels du Nouveau Testament ; mais les experts prétendent que, par exemple, pour la seule *Genèse* il y a au moins trois auteurs, et probablement quatre.

En revanche, pour un homme pieux, la Bible a un auteur suprême qui est *derrière* la multiplicité des auteurs, soit Dieu, ce qui rend ce livre encore plus bizarre. De plus, la Bible à travers sa diversité manifeste dit toujours la même chose : ce que Dieu veut, son commandement, sa révélation, sa vérité. Pour un être humain pieux, la Bible est un qui n'est pas

humain, mais s'adresse aux humains ; pour tout être humain, la Bible est un livre étrange, hors norme.

Les Juifs, soit les lecteurs premiers de l'Ancien Testament, appelle la Bible : *Tanakh*, soit *Torah* (l'Enseignement ou Loi, soit les cinq premiers livres, ou *Pentateuque*), *Nevihim* (les Prophètes, comme *Isaïe*, mais cela inclut aussi les *Lamentations* de Jérémie) et *Kétuvim* (les Écrits, comme les *Psaumes*, ou *Job*, soit des écrits qui développent, complètent et commentent les deux premières parties). La *Tanakh* est donc la Bible selon les Juifs ; mais elle est une préparation au vrai message selon les chrétiens ; enfin, elle est une déformation du message envoyé par Allah à Abraham et à Moïse selon les musulmans.

La Bible n'est pas écrite en français. En gros, l'Ancien Testament est traduit depuis l'hébreu et le Nouveau Testament est traduit depuis le grec. En gros seulement... Parce que les traducteurs dépendent souvent d'autres versions de la Bible, encore et toujours pour l'Ancien Testament ou la *Tanakh* : par exemple le syriaque pour l'Ancien Testament ou la *Tanakh* samaritaine ou encore la *Septante*, qui est une traduction grecque plus ou moins officielle depuis le texte hébreu. (Elle est officielle pour les chrétiens catholiques surtout.) Par ailleurs, le monde chrétien, et surtout le monde catholique tient compte d'une autre version, latine, de la Bible, la *Vulgate*, faite vers 400 par saint Jérôme à la demande d'un pape.

Il y a aussi toute la question des manuscrits de la Mer morte ou de Qumran. Au vingtième siècle, on a découvert dans des cavernes près de la Mer morte des textes qui datent de l'époque du Christ et même avant. On y trouve, entre autres, des versions plus ou moins complètes des livres de l'Ancien Testament, par exemple un texte complet d'Isaïe. On peut donc prouver du moins dans ce dernier cas que les versions d'Isaïe qui sont parvenues au III^e millénaire (et qui reposent sur d'autres manuscrits perdus ou bien moins vieux) proposent un texte qui est vraiment vieux. Ces manuscrits sont intéressants aussi parce qu'ils montrent qu'il y avait à cette époque des regroupements (des sectes) qui prennent au sérieux la religion juive, mais qui semblent avoir été un peu en marge de la pratique régulière.

Enfin, et ce sera ma dernière remarque sur le texte biblique juif, quand on lit, il faut remarquer ce qui n'est pas là. C'est une des premières règles de lecture. (De toute façon, c'est une règle d'observation de la vie : il faut chercher non seulement ce qui est là mais aussi ce qui n'est pas là ; il est impossible de comprendre ce qui est sans tenir compte de ce qui n'est pas.) On peut dire que le mot le plus important de la Bible est celui qui n'y est pas, celui qui n'y est presque pas. Ce mot est le mot *phusis*, soit le mot grec pour dire *nature*. En somme, le mot le plus important de la langue grecque classique n'est pas présent, ou plus exactement, l'idée qu'il exprime n'est pas importante pour les auteurs de la Bible : la Création n'est pas une Nature ou un Cosmos, parce que la nature et le cosmos sont des mots et des

idées grecques. Cette première observation, l'observation d'une absence, doit être complétée par l'observation de ce qui remplace *phusis*, car pour parler comme Aristote, la nature abhorre le vide : si le mot *phusis* n'est pas biblique, c'est qu'il y a un ou deux ou trois autres mots qui le remplacent, ou plutôt puisque la *phusis* vient en second sur le plan historique, il y a des mots qui ont la place qu'occupe ensuite *phusis*. Je crois que le mot qui remplace *phusis* surtout dans la Bible juive est *loi*, *Torah*, ou *commandement*, comme dans Dix commandements. Les dix commandements se disent aussi la Décalogue, soit les dix *logoi*. Pour un homme pieux qui lit la Bible et surtout la Bible juive, le *logos* le plus important n'est pas le *logos* des scientifiques, mais le *logos* de Dieu, le commandement de Dieu.

Genèse : le récit de la Création.

Il y aurait des masses de choses à dire au sujet des premières pages de la Bible juive. Les juifs l'appellent *Bereshit*. C'est le premier mot du premier livre de la *Tanakh* ; ce mot signifie *commencement*. Il faut donc examiner le commencement.

Or la première chose à remarquer au sujet du récit du commencement qui se trouve au commencement du commencement de la *Tanakh*, c'est qu'il n'y a pas un commencement, mais deux. Je suis surpris fois après fois de voir le nombre de gens qui ne remarquent pas ce fait si simple et si évident. Juste pour vérifier, et en demandant de ne pas être gênés, combien ont

remarqué qu'il y a plus d'un récit de la création ? Lire le 2, 4a et 2, 4b.

Or ces deux récits sont très différents. Par exemple, le premier récit, que les experts appellent le récit sacerdotal, est abstrait, très structuré, avec tout plein de chiffres et de répétitions ; à l'opposé, le second récit est très concret (tout à un nom, même Dieu), n'a aucune répétition, ne comporte aucun chiffre ; c'est le récit yahviste. Peut-être le détail le plus significatif qui distingue les deux textes, c'est que le premier récit parle sans cesse du bien, et jamais du mal, alors que le second parle un peu du bien, mais surtout du mal, puisque tout est construit autour du drame du mal.

Enfin, les deux récits sont contradictoires. Cela se voit à plusieurs détails. Le plus significatif est sans doute que dans le premier récit l'homme et la femme sont créés à la fin de la création, quand tout le reste est déjà en place, alors que dans le second récit, l'homme est créé d'abord, ensuite tout le reste et à la fin seulement la femme. Il est impossible que les deux récits soient vrais sur le plan de l'ordre de la création.

Pour beaucoup de gens, ces trois caractéristiques du récit de la Création suffisent pour prouver qu'il n'y a là rien de vrai. Les plus méchants diront : « Voilà la preuve que la Bible ne vaut rien, puisque elle est remplie de contradictions. Je suis un homme qui refuse les contradictions, je suis rationnel (sauf peut-être en amour et pour toutes les autres choses importantes de ma vie), donc je refuse la Bible. » Les plus gentils, ou

polis, diront : « La Bible ne dit rien de vrai, mais elle est intéressante en tant que récit symbolique dans lequel je peux choisir ceci ou cela qui me plaît. » On peut évidemment faire ainsi. Ce qui m'intéresse, c'est plutôt de me demander ceci : « Comment est-ce possible que les juifs pieux qui lisent avec une grande attention la Bible et en particulier le Bereshit, comment est-ce possible qu'ils n'aient pas vu ces contradictions ? » La réponse est la suivante : ils les ont vues, mais cela ne compte pas parce que le texte est vrai par-delà les contradictions et par-delà les symboles qu'on peut y trouver.

Que dit le récit de la création ? Il y a au début du monde un seul Dieu, qui est bon et qui fait un monde bon, et qui met au centre de ce monde créé bon une création qui s'appelle l'être humain, qui est bon lui aussi. L'être humain, homme et femme, est la partie la plus importante de la Création parce que l'être humain est en contact tout spécial avec Dieu. Première vérité, pas premier symbole, première vérité de la Bible.

Le monde est bon (premier récit), mais il est plein de mal, et cela est dû à l'homme (second récit). La vie humaine est définie par ce mal qui est de deux types. Il y a le mal moral, et il y a le mal naturel, ou réel. (Encore une fois, le mot *naturel*, ainsi que l'idée qui est dite par ce mot, ne se trouve pas de la Bible juive.) Quels sont les maux réels ? La souffrance, le travail, et la mort. Il faut donc penser que selon le plan premier de Dieu, il n'y avait pas de souffrance, de travail et de mort. Cela veut dire que s'il y a encore de la souffrance,

du travail et de la mort, le responsable premier est l'homme.

Mais ces maux réels ont un mal corrélatif, le mal moral. Car il faut bien comprendre ce que signifie la tentation du serpent, auquel cède d'abord Ève puis ensuite Adam : « vous deviendrez Dieu » signifie « vous déciderez de ce qui est bon et mal ». Prétendre décider librement de ce qui est le bien et le mal, c'est pour la Bible juive décider de faire le mal, c'est le péché fondamental. Car il n'y a qu'un Dieu, et Dieu décide de ce qui est bien et mal, et prétendre autrement, prétendre qu'en tant qu'être humain on peut décider de ce qui est bon et mauvais, c'est se mentir et mentir aux autres et se préparer à faire des bêtises.

Il y a au moins un autre élément qu'il faudrait expliquer : la honte d'être nu. La Bible dira-t-on est contre le sexe. Cela n'est pas vrai, et cela n'est pas vrai en particulier de la Bible juive : pour avoir une progéniture et continuer le peuple choisis, le sexe est nécessaire, et le sexe est voulu par Dieu comme la respiration et la fait d'avoir des jambes et des mains. Mais alors pourquoi le texte biblique associe-t-il la honte avec le sexe ? Voici comment on l'explique quand on est un homme pieux. La honte devant la nudité n'existait pas avant le péché. La honte devant la nudité apparaît comme un effet du péché. C'est comme si la honte de la nudité est la première manifestation, la manifestation physique vérifiable par n'importe qui, de la honte d'avoir mal fait. Au fond, Adam et Ève ont honte de leur péché et en même temps de leur nudité.

Et les deux hontes font qu'ils se cachent devant Dieu. Pour comprendre comment les deux sont associés, il faut remarquer la réaction de Dieu : « Et qui t'a appris que tu étais nu ? (Sous-entendu : comment se fait-il que tu as honte ?) Tu as donc mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger. »

Genèse : le patriarche Noé.

Pour un être humain pieux, la *Genèse* est un texte historique, ou, si l'on n'est pas pieux, légendaire. On raconte le début du monde et les grands événements et surtout les grands personnages avant Moïse. Il est clair que les trois personnages les plus importants, on les appelle les patriarches, sont Abraham, Jacob et Joseph. Noé est une sorte de pré-Abraham. Isaac *disparaît* dans les histoires d'Abraham et de Jacob.

Noé est aussi un patriarche, tout comme Adam, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph. Qu'est-ce qu'un patriarche ? Le mot le dit, du moins quand on en examine l'étymologie : c'est un père prince, un père initial, un père prince parce qu'il se trouve au début et qu'il détermine les données fondamentales de la condition humaine ; un patriarche est un père fondateur Adam est, ainsi, le patriarche du mal moral et du mal réel, Abraham est le patriarche de peuple élu.

De quoi Noé est-il le patriarche ? Il est le patriarche de l'humanité réconciliée avec Dieu. À travers lui, on comprend que Dieu n'aime pas seulement le peuple choisi, le peuple qu'Il s'est choisi, mais encore tous les

hommes, et qu'Il a décidé de choisir un autre chemin que la punition pour amener les hommes à la vérité et au bon sens. Ce nouveau chemin sera le peuple choisi.

En un sens, Noé est comme Adam : il est pour ainsi dire le second père de l'ensemble de l'humanité. Par ailleurs, encore une fois, Noé est différent d'Abraham parce qu'il est le représentant de toute l'humanité, alors qu'Abraham est le représentant d'une partie de l'humanité. Mais, ce qui arrive à Noé (d'être choisi puis de recevoir et accomplir une tâche) arrive ensuite à Abraham, puis est repris sans cesse dans la Bible : Moïse est choisi, les prophètes sont choisis, Job est choisi, David est choisi, mais aussi la Vierge Marie est choisie, les apôtres sont choisis, et Saul de Tarse est choisi. Être choisi, ou être élu, par Dieu est une bonne chose, mais c'est aussi quelque chose de bien exigeant. Dans le cas de Noé, il s'agit de construire un immense bateau en plein milieu d'un désert et de rassembler des tas d'animaux. Quand on y pense, il devait se penser fou plusieurs fois par jour. Sans parler de l'avis de sa femme et de ses enfants... L'élection est une bonne chose, mais c'est une bonne chose qui est difficile, et c'est une bonne chose qu'on peut transformer en malheur. C'est comme la beauté, ou l'intelligence, ou la force physique : tout cela est bon, mais tout cela peut devenir un mal, selon la façon dont on s'en sert.

Sixième rencontre

Un exemple de l'inconscience contemporaine : la religion est partout.

Je commence la rencontre en continuant ce que j'ai proposé la semaine dernière, soit la présentation d'exemples de choses qui existent dans le monde contemporain, mais qui sont devenues pour ainsi dire invisibles, parce que les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont des daltoniens en ce qui a trait à la religion. La semaine dernière, j'ai parlé du calendrier, qui est rempli d'allusions à la religion, et tout particulièrement à la religion chrétienne.

Cette semaine, je veux parler du phénomène JKR. Pour ceux qui ne reconnaissent pas ces initiales, je compléterai avec J K Rowling, auteur de la série des romans Harry Potter. Voici quelques statistiques : les livres ont été traduits en 67 langues, il y a eu, à date, 450 millions de copies vendues (seule la Bible se vend mieux) ; les films, tirés des romans, ont fait à date 8 milliards de dollars. Et tout cela en quelques années, soit 1997. Et ce Noël, on sortira sans aucun doute un coffret DVD complet qui sera le plus vendu de tous les temps. Si on veut avoir des petits enfants heureux, on leur achète la série, ou s'ils ont déjà la série, les deux derniers films.

On dit que les jeunes ne lisent plus, et pourtant on sait, expérimentalement, qu'ils lisent comme des fous quand on leur présente ce qu'il faut pour attirer leur

désir. J'en sais quelque chose, et de façon très intime. Raconter l'histoire de Victor. Il veut relire, pour faire comme son grand père, mais aussi parce qu'il a eu tellement de plaisir qu'il veut répéter, comme on mange un Haagen Dazs le jour après avoir mangé un Haagen Dazs en y pensant alors qu'on n'a plu faim.

Ce qu'on ne dit pas beaucoup, mais qui est évident pour quiconque a lu la Bible et tenté de la comprendre, puis lu Harry Potter en se demandant si c'est autre chose qu'un livre à succès, la série est une aventure chrétienne de bord en bord. D'ailleurs, Rowling est une chrétienne, protestante, et même protestante de secte écossaise. Elle a expliqué, par exemple, qu'elle croit en Dieu, non pas en la magie, mais que la magie est une façon de parler de la foi en Dieu. Elle a dit aussi qu'elle avait été discrète au sujet de sa foi parce qu'elle ne voulait pas que ses jeunes lecteurs devinent la fin de sa série. Tout cela est facile à vérifier par des tas de détails dans les romans. Je signale en particulier qu'il y a des prophéties, des livres (comme la Bible) qu'il faut savoir pour pouvoir fonctionner dans la vie et au moins une résurrection qui cause la défaite des forces du mal.

Mais je donne un exemple particulier qui me semble tout à fait pertinent. Pour bien lire la série Harry Potter, il faut, entre autres choses, tenir compte des *moldus* . Les *moldus* sont des gens qui vivent dans un monde rempli d'événements, magiques, mais refusent de voir cette dimension de leur monde. Ils sont les impies daltoniens dont j'ai déjà parlé. Ce sont des personnages la plupart du temps assez ridicules, par exemple la

famille de Harry Potter, qui savent au fond de leur cœur que la magie existe, mais qui refuse de l'avouer parce qu'ils sont peureux et assez ennuyeux. Quand je lis Harry Potter, je me bidonne beaucoup en voyant les mensonges que les moldus sont obligés de se raconter pour pouvoir fonctionner normalement, c'est-à-dire en se fermant les yeux.

Si le phénomène JKR était le seul exemple de cette domination du christianisme dans la littérature populaire et le cinéma, ce ne serait pas trop grave. Mais il est possible de prouver que J R R Tolkien, l'auteur de la série «Le Seigneur des Anneaux» et C S Lewis, l'auteur de la série « Les Chroniques de Narnia » sont tous les deux des chrétiens. Ils étaient même des amis (tous les deux étaient professeurs à Oxford) et se sont écrit, semble-t-il, des lettres sur la meilleure façon d'écrire des romans pour enfants chrétiens. Mieux encore, c'est Tolkien, un catholique, qui a conduit Lewis, un Anglican, à se convertir. Quoi qu'il en soit de ce détail, leurs romans aussi ont été vendus à des millions d'exemplaires et on en a fait des films très courus.

Ainsi, et pour l'avenir, on prépare « Le Hobbit » qui sortira bientôt, me dit-on, et qui finira la série des histoires du « Seigneur des Anneaux », alors que la maison 20th Century a déjà sorti trois films sur Narnia et le quatrième se prépare. Je suppose qu'on sait que ces films sont eux aussi de véritables machines à faire de l'argent, c'est-à-dire qu'ils sont populaires. Les derniers chiffres pour la série Seigneur des anneaux

sont de 3 milliards de vente en cinéma (cela ne tient pas compte des ventes de DVD)). Les derniers chiffres pour la série Narnia sont 1 milliard et demi.

La semaine prochaine, je reviendrai avec un autre exemple, peut-être encore plus étonnant.

Ce qui fut fait la semaine dernière.

Avant de continuer la lecture de la Bible juive, je rappelle ce qui fut fait la semaine dernière. J'ai présenté la thèse que la Bible n'est pas un livre : c'est Le livre, ou c'est un livre schizophrène ou bicéphale, ou c'est un livre à plusieurs auteurs, ou c'est un livre dont l'auteur est Dieu, ou c'est un livre écrit en plusieurs langues, et ainsi de suite, mais ce n'est pas un livre, comme les autres livres sont des livres. Puis j'ai examiné le récit de la Création. Puis j'ai présenté le personnage de Noé.

Avant de continuer, y a-t-il des questions, des objections ou des demandes de clarification ? Je tenterai d'améliorer ce que j'ai fait la semaine dernière.

Genèse : le patriarche Abraham.

En un sens, le personnage le plus important de ce livre de la Bible juive, ou de la *Genèse* chrétienne, c'est Abraham : il est le père de la foi (qu'elle soit chrétienne ou juive, et même musulmane (car Abraham apparaît dans le Qur'an)) ; il est le père fondateur, le patriarche, du peuple choisi. Il est si important que, quand Dieu se

présente ailleurs dans le Bible, il commence en disant le nom d'Abraham : « Je suis le Dieu d'Abraham. » Cela est en un sens comique : c'est Dieu qui choisit Abraham, mais il se définit par celui qu'il a choisi. Or qu'il l'ait choisi, et qui est cet Abraham qu'il a choisi (et donc les juifs), tout cela ne peut pas se comprendre si ce n'est en tenant compte de ce choix, de cette élection. Lire 15, 1-7. En un sens, Abraham et Yahvé se définissent l'un par l'autre : ils ont fait un contrat, un testament, une *deal*, dirait-on en québécois ; or l'ancien testament, l'ancienne *deal*, est un contrat entre deux individus, Abraham qui change même de nom et Yahvé qui change son nom. C'est comme un mari et une épouse. D'ailleurs, la foi et l'élection vont de paire : c'est parce qu'il a eu la foi qu'Abraham mérite d'être le père du peuple élu ; c'est parce qu'il est élu par Dieu qu'il doit choisir, ou non, d'avoir la foi en Dieu. Il n'en reste pas moins que ce qui arrive à Abraham est préfiguré par Noé : il est choisi ; il reçoit une tâche ; il l'accepte.

Choisir est l'acte de Dieu dans la Bible juive ; mais choisir de façon à mettre de côté et faire prospérer semble être l'acte suprême de Dieu. Le peuple élu (celui d'Abraham) est le peuple choisi, mais cela veut dire qu'il le peuple qui est mis à part et à qui on promet la prospérité. Cet aspect de Dieu apparaît dès le récit de la création : celle-ci se fait par la séparation (on sépare le ciel de la terre, et les eaux d'en haut des eaux d'en bas et la terre de l'océan, et chaque fois, on peuple ces choses qui sont séparées par un foisonnement créateur. On pourrait le dire comme ceci : la fécondité est la suite de l'acceptation du choix séparant qu'opère

Dieu. Or ce duo apparaît surtout dans l'histoire du peuple de Dieu, du peuple élu, du peuple de la promesse.

Abraham est exemplaire, de bien des manières, mais en particulier sur le plan de la difficulté de la tâche à accomplir. Il est, si on le veut, Noé au carré. Cela peut ne pas être évident : Jacob et Joseph semblent avoir des vies bien plus difficiles. L'exigence, la difficulté qui vient avec son élection est illustrée par le sacrifice d'Isaac. Le chapitre 22 est donc un passage crucial de la *Genèse*. Le fait le plus important me semble double : la foi, la confiance totale d'Abraham, et l'*absurdité* du commandement de Yahvé. Lire 22, 1-18.

Le texte dit clairement que c'est en acceptant de sacrifier Isaac que le contrat avec Yahvé est pour ainsi dire scellé pour de bon. Or il faut tenter de voir pourquoi cela, le sacrifice d'Isaac ou l'obéissance d'Abraham est si important. Yahvé a promis à Abraham qu'il aurait un fils, et que de ce fils naîtra une grande descendance. Puis soudain, sans s'expliquer, sans même supposer qu'il pourrait y avoir des objections, Yahvé change d'idée : il faut sacrifier cet enfant. Or cet enfant n'a fait aucun mal. L'acte qu'on lui demande de poser est fou, contraire aux promesses de Yahvé et contraire au bon sens et à l'humanité. Or Abraham se lève et fait ce qu'on lui dit de faire. Si on veut comprendre ce que c'est que la foi, il faut regarder et comprendre le père de la foi, comme on le nomme : Abraham.

Genèse : le patriarche Jacob.

Jacob est le patriarche entreprenant. On pourrait dire qu'il est intelligent, ou rusé, et même enfin de compte qu'il est méchant, ou encore qu'il est méchant parce qu'il vit avec des méchants. L'histoire de Jacob est l'histoire d'arnaques commis et d'arnaques évités. Les exemples sont trop nombreux pour être exposés au complet : il suffit de rappeler que Jacob vole le droit d'aînesse de son frère en trompant son père Isaac. Mais le vol de Jacob n'est pas l'unique crime dans ce récit : avant le récit de Jacob, Abraham ment deux fois à deux rois différents, puis Rachel et puis plus tard le fils de Jacob, Joseph, mentent aussi. Il y a au moins une idée cruciale qui passe par le personnage de Jacob : la foi, l'élection, la sainteté est à la limite au-delà de la morale. Sans doute, la foi implique un comportement moral, mais il serait faux de croire que la foi se limite à la morale, et même qu'elle est d'abord une moralité : la foi met l'homme en contact avec Dieu, et c'est ce contact qui est la donnée la plus importante. Ce n'est pas la morale qui conduit à Dieu, c'est Dieu qui conduit à la morale. Une des erreurs classiques des non-croyants est de supposer que les croyants, les élus, se croient d'abord moraux et se proposent comme champions moraux. La vérité de la foi biblique, c'est que les hommes sont pécheurs et que la morale est en fin de compte un épiphénomène. Ils sont choisis, ils sont en contact avec Dieu et ses attentes : voilà la vérité première d'un homme (et d'une femme) de la Bible, et tout particulièrement de la Bible juive.

Donc la foi est d'abord et avant tout un contact avec Dieu. Même là, Jacob est troublant du fait qu'il ose même lutter avec Dieu. Le chapitre 32 est donc un passage crucial de la *Genèse*. Qu'est-ce qu'on y voit ? Jacob reçoit un nouveau nom de Dieu, tout comme Abraham en avait reçu, et comme Simon et Saül en recevront. Or le nom qu'il reçoit est Israël. Le nom de la terre des Juifs et même le nom du peuple choisi. Mais comment mérite-t-il ce nom ? Il lutte contre Dieu. C'est un des mystères de la *Genèse* que cette lutte entre un patriarche et Dieu lui-même. Mais en même temps, il figure ou préfigure la lutte entre tout homme de foi et le Dieu en qui il a foi : la foi n'est pas quelque chose de facile, quelque chose qui va de soi, quelque chose qui se fait sans lutte et même sans lutte contre Dieu. On peut dire que Jacob est le patriarche, le père fondateur, de la lutte entre Dieu et le peuple choisi.

***Genèse* : le patriarche Joseph.**

Joseph est le patriarche de la sagesse divine et de la jalousie humaine. Il est comme Jacob en ce sens qu'il est habile, mais son habileté est plus douce, plus intellectuelle, plus morale : il interprète des songes ; il gère des royaumes. De plus, Joseph a une grande qualité : il est beau ou séduisant. On dirait qu'il suffit de rencontrer Joseph pour avoir confiance en lui. En revanche, sa beauté, l'attraction qu'il produit, est en même temps une cause de difficulté pour lui : il est repoussant parce qu'il est attirant. C'est parce que son père l'aime plus que les autres qu'il attire la jalousie de ses frères. C'est parce qu'il est beau que la femme de

Potiphar le désire et se venge contre lui quand il la refuse.

L'histoire de Joseph est la partie de la *Genèse* où on parle le plus des émotions : l'amour, la jalousie, la colère, la tristesse, la crainte, le désir, l'espoir, la joie... tout y est. Mais c'est aussi l'histoire qui a le plus de rebondissements. Cette partie de la *Genèse* pourrait être appelée « Les Aventures de Jacob ». Le chapitre 41 est typique de cette section. Or il y a là un enseignement, me semble-t-il. Il y a un plan de Dieu (Joseph raconte dès le début ce qui lui arrivera) ; ce plan vise des individus et pas seulement des groupes (c'est l'histoire de Jacob, et de chacun de ses frères, qu'il soit Ruben, Benjamin, ou Juda) ; ce plan se réalise malgré tout ce qui semble impossible ou imprévisible. On pourrait le dire ainsi : même quand Dieu n'agit pas aussi clairement qu'avec Adam, Noé et Abraham, Il agit. C'est la certitude d'un humain qui est pieux.

Mais l'histoire de Joseph est aussi celui qui vit les effets secondaires négatifs de l'élection. J'en ai déjà parlé, mais je tiens à y revenir. On pourrait dire qu'il est celui qui est puni par les hommes, parce qu'il est aimé de Dieu. L'élection est vécu comme un avantage (il est bon d'avoir Yahvé de son bord, comme disent les billets américains), mais il y a aussi des désavantages. Ce désavantage, quand on y pense, est présent depuis l'histoire de Caïn et d'Abel : Joseph est l'Abel qui gagne contre Caïn à cause de Yahvé, mais qui comme Caïn est détesté parce qu'il aimé par Yahvé ; c'est la même chose avec Jacob et Ésaü. L'élection implique que ce

que la nature ou le prévisible humain annonce sera renversé par le choix de Dieu : au lieu de choisir l'aîné, comme font les pères de toutes les sociétés, Yahvé amène les pères à choisir quelqu'un qui ne devrait pas être choisi. Aussi, dans l'histoire des juifs, la jalousie des non juifs devant l'irrationalité des choix de Yahvé est un événement constant, mais un événement prévu avec un résultat prévu : la victoire de l'élus contre le non élu par la force de Yahvé. Je le dirais comme ceci : Auschwitz n'est pas contraire à la Bible juive ; c'est un événement terrible, injuste, qu'il fait dénoncer, mais c'est un événement qui est annoncé dans l'histoire de Jacob.

L'Exode : remarques générales.

Moïse est le personnage principal de l'*Exode*. Cela est évident, mais il est bon d'ajouter à cette évidence. Pour un Juif pieux, Moïse est le personnage principal de la *Tanakh*. Mieux encore, il est l'auteur de la *Torah*, ou plus exactement des cinq premiers livres de la Bible, lesquels proposent la *Torah* qui fut reçue de la main de Dieu. Pour le dire autrement, Moïse est l'équivalent de Muhammad pour les musulmans, et, pour la même raison que Muhammad, il est l'homme le plus important de l'histoire, du moins pour un juif. On peut donc dire qu'en un sens, l'*Exode* est plus important que la *Genèse*.

On peut deviner la supériorité de Moïse à plusieurs signes. Il voit Dieu face à face, alors que tous les autres sont des participants secondaires ; il reçoit de Dieu son

nom le plus profond; dans la Bible, la première personne qui est dite avoir écrit, c'est Moïse, et il écrit la Loi, en imitant Dieu qui avait écrit la Loi dans sa première version (voir 17, 14; 24, 4 et 7 et 12; 31, 18; 32, 15 et 16 et 32; 34, 3 et 27 et 28).

Dans la recherche des fondements de la civilisation occidentale, on pourrait apprendre énormément en comparant Moïse et Ulysse, héros de deux civilisations différentes, à travers les textes de l'*Exode* et de l'*Odyssée*. (Tout comme on pourrait apprendre beaucoup en comparant le poète Homéros et le poète David, à travers les textes des hymnes homériques et les *Psaumes*. Ou les héros Job et Achille, à travers les textes de *Job* et de l'*Iliade*.)

Pour ce qui est de l'*Exode*, il est assez facile de voir que c'est un livre qui ressemble à la *Genèse* et pourtant qui s'en distingue. Il ressemble à la *Genèse* parce qu'on y raconte une histoire, l'histoire de la vie de Moïse et de celle de la libération des Hébreux. Mais il est différent de la *Genèse* en autant que presque la moitié du livre porte sur la Loi, sur les règles que Yahvé a imposées, ou plutôt proposées, aux Hébreux. En cela, l'*Exode* ressemble aux livres qui suivent, soit le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*, qui sont des livres qui proposent encore et toujours la Loi, ou les lois.

En revanche, il faut voir que l'histoire de la libération et la proposition de la Loi sont liées. Comme le dit Yahvé et ensuite Moïse à plusieurs reprises (voir, entre autres, 5, 1; 7, 26; 8, 25; 9, 1 et 13; 10, 3), il faut que

Pharaon laisse sortir les Hébreux pour qu'ils puissent servir Yahvé : être libéré des Égyptiens et être soumis à la Loi vont ensemble. On pourrait croire que les Hébreux quittent un esclavage politique pour entrer dans un autre esclavage, religieux cette fois. Ce serait la lecture d'un démocrate chrétien typique. Or pour un humain pieux, et en particulier un Juif pieux, c'est tout à fait faux. Au contraire, en quittant l'Égypte pour aller vers la Terre promise et en quittant le monde des lois humaines pour entrer sous le règne des lois divines, dans les deux cas, les Hébreux sont choyés, ou élus ou choisis, par Yahvé. Dans les deux cas, les Hébreux sont libérés par Yahvé. Pour mieux comprendre ce point, on pourrait réfléchir qu'il y a des juifs tout à fait pieux qui sont anti-sionistes. Leur objection est double : la fondation actuelle d'Israël n'est pas miraculeuse ou dirigée par le Messie ; la Terre promise n'est pas l'essentiel de l'alliance entre Yahvé et son peuple, puisque c'est la soumission à la loi, la reconnaissance de Yahvé et donc de la spiritualité de l'homme qui est l'enjeu essentiel de la promesse de Dieu, et de la réponse d'Israël.

Septième rencontre

Avant de commencer, un autre livre.

Je veux commencer en parlant du livre de Thierry Hentsch, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Ce livre d'un professeur de philosophie politique de l'UQAM fut complété par *Le temps aboli. L'Occident et ses grands récits*. Citer les passages. Il était un démocrate libéral, impie, mais un démocrate libéral impie comme je les aime, comme Bernard Émond. Mais il lit, entre autres, Hésiode, le Béréschit, et le Nouveau Testament parce qu'il croit qu'on ne peut pas comprendre ce qu'on est, ni ceux avec qui on vit sans lire ces textes, mais en lisant en mettant entre parenthèses ses certitudes. Voilà ce que je crois, voilà le travail que je fais et que j'invite chacun à faire pour lui-même. C'est ce que j'ai appelé au tout début être ouvert et objectif.

Un exemple de l'inconscience contemporaine : la religion est partout.

Pour comprendre le nouvel exemple que je veux signaler, il faut savoir qui est Bono et Edge, soit Paul David Hewson et David Howell Evans, Adam Clayton, Larry Mullen Junior.

Depuis 1980, ils forment le groupe de rock U2. On peut argumenter sérieusement que c'est le plus grand groupe de rock actuel. Quelques statistiques : 150 million de CD ; 22 Grammy (le plus grand nombre de

tous les musiciens du monde) ; cette année, ils ont terminé leur dernière tournée mondiale, à Montréal à l'Hippodrome en juillet avec deux concerts successifs : 7 million de personnes ; 736 millions de dollars ; à Montréal (deux soirs avec 80 000 spectateurs). Ils ont joué *In the name of love*, lors de l'inauguration de Barack Obama, à l'époque où le président américain n'avait pas de cheveux blancs. Un groupe qui est l'illustration même du pouvoir de la musique rock dans le monde contemporain.

Mais cela n'a presque pas marché. En 1981, après les premiers succès du groupe, Edge, le guitariste et compositeur de leurs chansons, décide de quitter, parce qu'il ne peut pas réconcilier son rôle de chrétien avec la musique qu'il produit et sa vie de rock star qui commence. Bono, le chanteur et l'autre compositeur de leurs chansons, est d'accord avec lui, et lui promet qu'ils feront les choses autrement. Tout de suite après, ils écrivent *Sunday, Bloody Sunday*, le première de leurs succès chrétiens.

J'offre donc le texte de trois de leurs chansons chrétiennes, mais j'aurais pu en présenter 20. L'avant-dernier CD qui s'appelle *How to dismantle an atom bomb* contient au moins la moitié de chansons explicitement chrétiennes. Je ne veux pas dire qu'ils sont des propagandistes chrétiens (quoique Bono est constamment photographié avec Jean-Paul II). Je ne suis même pas sûr qu'ils soient de bons chrétiens. (Adam Clayton l'est certainement pas : c'est un bon païen jouisseur à l'os.) J'affirme qu'il est impossible de

comprendre bon nombre de leurs succès (et une partie de leur popularité) sans tenir compte de leur christianisme.

Ce qui fut fait la semaine passée.

Voici les thèmes que j'ai abordés la semaine dernière : *Genèse*, le patriarche Abraham ; *Genèse*, le patriarche Jacob ; *Genèse*, le patriarche Joseph ; *Exode*, remarques générales.

Avant de continuer, je répondrai à des questions sur ce qui fut vu.

L'Exode : Yahvé le Dieu d'Israël.

Tôt ou tard, il faut examiner qui est Yahvé, tel qu'Il apparaît dans l'*Exode*. Il y a trois passages importants, et chaque fois ils concernent Moïse : Yahvé se présente à Moïse comme Il ne s'est jamais présenté avant. Première présentation : Yahvé est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Yahvé est le Dieu qui est près des individus, mais Il est aussi le Dieu qui est fidèle, même quand on ne l'est pas en retour. Cette idée de fidélité de Yahvé sera présentée dans le *Cantique des cantiques*, le chant érotique de la Bible : dans ce texte étonnant, on parle de seins, de sexe, d'orgasmes, de réveils amoureux en pleine nuit et d'infidélité. Et tout cela est aujourd'hui de Yahvé et d'Israël... Du moins, c'est ce que disent les rabbins qui l'interprètent.

Deuxième présentation : Yahvé est Je suis Celui qui je suis. En somme, c'est un Dieu très abstrait, un Dieu qui n'a pas de corps, un Dieu dont on ne peut dire au fond rien d'autre que « Il est », c'est le Dieu le plus mystérieux qui soit. Voilà pourquoi faire un veau d'or est un si grand péché : faire un veau d'or, et s'imaginer qu'on est encore fidèle à Yahvé est une erreur totale ; c'est adorer un dieu concret, un dieu à la manière des autres nations, des Goyim. Comprendre la Bible juive, c'est comprendre que le Dieu le plus abstrait de l'histoire : Je suis celui qui je suis et le Dieu le plus concret de l'histoire est le même Dieu.

Cette phrase (Je Suis Celui qui je suis) signifie aussi que Yahvé est unique : si Yahvé est Je suis Celui qui je suis, cela veut dire que les autres dieux ne sont pas, ou qu'ils n'existent pas. Voilà pourquoi Yahvé exige, à la longue, qu'on n'adore aucun autre dieu, voilà pourquoi il est comme il dit le Dieu jaloux. (Il y a deux mots français qui ont la même racine grecque : *jaloux* et *zélé*. Une des choses qui faut comprendre au sujet de Yahvé, c'est qu'Il est jaloux et qu'Il demande qu'on soit zélé. C'est là il me semble le sens de la scène terrible des Lévites, racontée dans l'*Exode*, qui tuent leurs frères et sœurs.) Mais encore une fois, on voit que la religion juive et l'amour sont liés.

Le dernier nom que Yahvé se donne se trouve au chapitre 33 : « Le nom de Yahvé : je fais grâce à qui je fais grâce, et j'ai pitié de qui j'ai pitié. » En somme, c'est la version dynamique ou absolue du nom Je suis Celui qui je suis ; le nom abstrait et *hors-du-temps* devient

concret et tourné vers l'avenir : « *Je serai Celui que je serai* ». D'ailleurs, certains rabbins disent que la version initiale de Je suis Celui que je suis est au temps futur. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est de saisir que non seulement Yahvé est-il proche, non seulement est-Il total ou abstrait, mais encore Il est au-delà de toute limite prévisible : on ne peut pas savoir à partir de ce qu'Il a été, ce qu'il sera ; Il n'a pas de nature, comme les triangles qui ont été, sont et seront ce qu'ils sont.

L'Exode : le thème de la libération.

Quand on examine le récit de la libération, on voit tout de suite comment il est rythmé, comment il est dynamique. On dirait un scénario de film. Moïse s'approche de Pharaon, lui fait ses demandes (ou lui donne ses ordres); Pharaon refuse; Yahvé punit; Pharaon cède un peu, mais se dédit. Pour parler comme la Bible, Pharaon se ramollit puis se raffermi neuf fois, et ensuite il meurt. Quand il se dédit une dernière fois, il est puni par la mort, et le peuple est libéré pour de bon. Dans ce récit, il y a au moins un problème qui chicotte le lecteur moyen et avec raison : le fait que Dieu dit qu'Il durcit le cœur de Pharaon, car si c'est le cas Pharaon n'est pas coupable. Il est certain qu'on voit paraître là tout le problème de ce qu'on appelle la grâce divine et la culpabilité humaine. Mais pour un lecteur pieux, il y a au moins la porte de sortie (si l'on veut) suivante, ou la vérité (si l'on veut) suivante : le texte dit parfois que Pharaon change d'idée et parfois que Yahvé durcit son cœur. Le lecteur pieux peut dire qu'au fond c'est la même chose : Pharaon

ment ou change d'idée pour des raisons humaines qu'on peut trouver sans difficulté, et Yahvé le permet, alors qu'Il aurait pu l'empêcher, parce qu'Il est tout-puissant et omniscient et qu'Il laisse les hommes faire ce qu'ils veulent parce que c'est Yahvé qui organise la pièce. Que Pharaon se durcisse ou qu'il se ramollisse, Yahvé libérera le peuple qu'il s'est choisi ; Yahvé est plus fort que l'homme politique le plus fort ; Pharaon, le maître du monde et le maître de ses décisions, est le jouet de Yahvé.

Or, en plus de la lutte entre Pharaon et Yahvé, le récit de la libération montre une lutte entre le peuple et Yahvé, une lutte semblable à celle de Jacob et Yahvé : le peuple se plaint constamment ; il veut revenir en arrière (ne pas être libéré) ou ne pas se soumettre à son Dieu abstrait (avoir un dieu comme les autres peuples) ; il a, comme dit Yahvé et Moïse, la nuque raide. (Avoir la nuque raide veut dire refuser de plier, refuser de baisser le regard, refuser d'adorer.) Tout le labeur de Moïse en tant que chef des Hébreux, et finalement celui de Yahvé en tant que pédagogue du peuple juif, consiste à faire plier la nuque du peuple du peuple choisi. Ainsi, quand le peuple fait un veau d'or, Yahvé veut faire l'équivalent de ce qu'il a fait avec Noé : Il est tenté de recommencer à zéro, non pas avec l'ensemble de l'humanité, mais avec le peuple hébreu. Mais Moïse le détourne de son projet : il détourne la colère divine. Que signifie ceci ? Ce n'est pas Yahvé qui change d'idée, mais c'est Lui qui fait comme Il voulait depuis le début et comme Moïse lui prie de faire. Yahvé domine l'histoire, mais pour dire cette vérité, on est obligé de

dire des choses qui semblent folle pas parce que Yahvé est fou, mais parce qu'Il est Celui qui est ou Celui qu'Il sera.

C'est ici qu'il faut ajouter une remarque sur la distinction entre la crainte de Dieu et la peur. C'est une notion cruciale de la Bible, juive et chrétienne. (Quand on lira les évangiles, la prochaine fois qu'on lira les évangiles, qu'on essaie de compter le nombre de fois qu'on dit : « N'ayez pas peur ». Pour ma part, j'ai cessé après la première trentaine.) Pour comprendre la distinction entre la peur et la crainte, ou pour comprendre ce qu'est la crainte de Dieu, il faut partir d'un passage qui est presque comique. « Tout le peuple, voyant des coups de tonnerre, ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, eut peur et se tint à distance. Ils dirent à Moïse : "Parle-nous, toi, et nous t'écouterons ; mais que Dieu ne nous parle pas, car alors c'est la mort." Moïse dit au peuple : "Ne craignez pas. C'est pour vous mettre à l'épreuve que Dieu est venu pour que sa crainte vous demeure présente et que nous ne péchiez pas." » Le peuple se tint à distance et Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu (20, 18-21). »

Comment peut-on dire qu'il ne faut pas craindre et pourtant dire qu'il faut craindre ? La première réponse est de dire qu'on ne le peut pas et qu'on a trouvé la preuve, une autre, que la Bible est un livre pour débile léger : la preuve que la Bible est nulle et que la religion juive (mais au fond toutes les religions) est une arnaque et que les démocrates libéraux d'aujourd'hui

meilleurs que tous ces pauvres types, c'est la contradiction dans les termes qu'on trouve dans ce texte. Et on peut retourner à son Ipad2 et regarder un match de football américain.

Si on veut bien abandonner cette façon triomphaliste de lire la Bible pour la réfuter et pour se prouver qu'on est meilleur que les gens pieux et pour se protéger contre le sida biblique, il y a moyen de comprendre le texte autrement. En tout cas, il y a une autre façon qui est privilégiée par les rabbins, et les exégètes chrétiens aussi. Ici, il faut savoir jouer avec les mots de façon à saisir l'idée qui est par-delà les mots : il faut distinguer entre la peur et la crainte, ou entre deux sortes de crainte ; il faut distinguer entre un être puissant qui est un ennemi et un être puissant qui est un ami ; il faut distinguer entre un chien qui jappe et un père qui dit quoi faire, entre un être qui veut nuire et qu'on craint et un être qui veut aider et qu'on craint ; il faut se souvenir que quand on aime et parce qu'on aime on craint, que ce soit la femme de sa vie ou les enfants qu'on a engendrés. Il faut parler de la peur et de la crainte respect ou la crainte pieuse ou la crainte amoureuse. Or la crainte de Dieu saine, celle dont on fait la promotion dans le récit biblique est celle de l'enfant pour son père. (Ou de l'amante pour son amant, si on se réfère au *Cantique des cantiques*.) Voilà pourquoi, entre autres, quand le Christ parle de Dieu le Père ou du Dieu-amour, il parle comme un bon juif, comme un homme pieux qui a lu l'Ancien Testament, la *Tanakh*. Et lors d'une discussion entre Jésus et un rabbin qu'on trouve dans le Nouveau Testament, Jésus

et le rabbin résumait la *Torah* avec la phrase suivante : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur et de tout ton esprit. » Voir par exemple Matthieu 22, 33-40. Résumer la *Tanakh* de cette façon, cela signifie que la crainte de Dieu n'est pas la peur. J'y reviendrai quand je parlerai de Luc, où on trouve une des scènes les plus drôles de la Bible.

Dans ce résumé de la loi et les prophètes, accepté par le rabbin, il est question d'amour et non de crainte. Mais il faut comprendre que ce qui est absent est présent : il y a amour et donc crainte, il y a crainte parce qu'il y a amour. Et l'amour-crainte-respect-piété est un amour pratique : il faut faire des choses, bonnes, aux gens qui sont autour et qui sont visibles pour se prouver qu'on aime Dieu qu'on ne voit pas et qui est invisible. Sur ce point au moins, le christianisme et la religion de Moïse sont identiques.

J'ai parlé de la résistance de Pharaon et du peuple choisi, mais il y a au moins un autre récit de résistance dans l'*Exode* : celui de Moïse. Il suffit de lire attentivement les chapitres 3 et 4 pour voir qu'à 5 reprises, Moïse cherche à éviter la tâche que Yahvé lui propose. Mais il faut voir qu'il ne dit jamais « non » : il pose des questions sur le comment, ou il suggère à Yahvé d'accomplir la tâche d'une meilleure façon, soit sans Moïse. Voici ces raisons : je ne suis pas le bon candidat ; je ne connais pas ton nom ; les Hébreux ne me croiront pas ; je ne sais pas parler ; un autre ferait l'affaire aussi bien que moi. Toutes les objections sont vraies, et en particulier la dernière. Mais à la dernière

objection, Yahvé se met en colère. Au fond, la réponse de Yahvé au dernier argument de Moïse est la suivante : Je t'ai choisi. Cette scène annonce la scène de l'appel de Marie dans l'évangile selon saint Luc à voir bientôt.

L'Exode : le thème de la loi.

La seconde partie de l'*Exode* porte sur un second thème celui de la Loi. Elle peut paraître bien ennuyeuse, parce qu'elle est redondante, pointilleuse et désordonnée. Désordonnée, sans doute. Mais il est clair qu'elle a deux grandes parties : la partie qui concerne Yahvé (il n'y a qu'un seul Dieu, et tu Lui dois respect, ou amour, ou crainte, ou piété) et la partie qui concerne les actions dans le monde (il faut traiter les autres, et surtout les gens qui font partie de ton peuple, correctement, c'est-à-dire comme ceci et comme cela).

Pointilleuse, sans doute. Mais quand on réfléchit un peu, on comprend qu'il faut des règles pointilleuses parce que les êtres humains veulent savoir quoi faire et ils veulent le savoir dans le détail. Tout père de famille sait pourquoi la loi de Yahvé est pointilleuse : quand on demande aux enfants de se respecter, ils exigent d'avoir des règles précises.

Mon exemple préféré d'une loi pointilleuse est le suivant. En 23, 19, Yahvé donne la règle suivante : « Tu ne feras pas cuire un chevreau dans le lait de sa mère. » À première vue, c'est une règle idiote, qui porte sur un détail, qui n'a rien à voir avec la vie morale, ni même avec la vie religieuse. Mais il y a moyen d'expliquer

cette loi ou d'en comprendre la logique. Selon les anthropologues, cette façon de faire la cuisine était celle des peuples de la terre que les Hébreux ont capturée. Au fond, la loi dit ceci : « Vous les Hébreux, vous serez un peuple choisi et donc différent; vous honorerez Dieu autrement que les autres peuples le font; vous vous comporterez autrement que les autres. » C'est comme un père de famille qui dit à ses enfants : « Je me fous de ce qu'on fait dans les autres familles; chez les Allard, on ne se comporte pas comme chez les autres; chez les Allard, on a de la classe, on ne coupe pas ses spaghettis, et on ne mange pas sans parler avec son nez dans son plat comme un petit cochon. »

Redondante, sans doute. Par exemple, dans les chapitres 26 et suivants sont repris en 36 et suivants. Mais quand on y regarde de plus près, on y voit un message bien simple et bien puissant : Yahvé commande ceci et cela; les Hébreux ont fait ceci et cela. La loi demande l'obéissance parce qu'elle vient de Dieu. Tout cela indique comment au lieu de se moquer de la Loi reçue de Yahvé, comme le ferait un Québécois typique, un juif pieux lirait avec respect le texte de l'*Exode*. Un Québécois typique veut être un chrétien, ou un catholique, mais à sa façon. Cela est contraire à l'esprit de la Bible.

Huitième rencontre

Un exemple de l'inconscience contemporaine : la religion est partout.

L'exemple que je donnerai cette semaine sera plus court, mais pas parce qu'il est moins important que les exemples que j'ai donnés par le passé, soit le calendrier, Harry Potter et U2. Au contraire, je crois que l'exemple que je présente cette fois est bien plus important que les trois précédents. Mais j'en ai déjà dit quelques mots à quelques reprises : je ne veux pas trop me répéter.

L'homme politique américain le plus important des cent dernières années ne fut pas un homme politique. Mais pour signaler son importance, les Américains ont créé une fête nationale, une fête chômée. Il y a aux Etats-Unis une fête pour Washington ou Lincoln, leurs deux présidents les plus populaires ; il y a une fête de l'Indépendance. Mais il y a depuis 1986 (par décret de Ronald Reagan, rien de moins) un Martin Luther King Day.

Cela a pris un certain temps avant que la fête ne soit acceptée : une des raisons qu'on a donnée, c'est que c'était contraire à la tradition américaine de célébrer publiquement un homme qui n'avait pas été un homme politique. Mais à la longue, on a bien vu que cela ne tenait pas : l'homme politique américain le plus important du dernier siècle ne fut pas un des deux

Roosevelt ou Eisenhower, mais un noir qui n'a jamais été élu pour quoi que ce soit.

Car il faut voir que cet homme politique a voulu ne pas être un homme politique, parce qu'il n'a jamais été autre chose qu'un homme de Dieu. Il suffit de regarder son nom pour comprendre tout cela. Il s'appelait Martin Luther King, mais il fallait l'adresser comme ceci : « the reverend docteur Martin Luther King, jr ». Examinons les parties de ce titre.

Reverend veut dire *vénérable*. C'est un mot qui vient de la hiérarchie religieuse chrétienne. Un *reverend*, un vénérable, est un ministre, un supérieur dans la hiérarchie chrétienne, un leader, un chef de file. Le mot ne signifie rien s'il ne signifie pas cela.

Doctor veut dire *médecin*. Mais Martin Luther King n'était pas un docteur comme on dit, ou un médecin. Le titre vient du fait qu'il a un doctorat de l'université de Boston. Mais son doctorat universitaire est un titre qu'il a acquis en étudiant en théologie. Le titre de sa thèse, je traduis : « Une comparaison des conceptions de Dieu dans la pensée de Tillich (un théologien allemand) et Wieman (un théologien/philosophe américain) ».

Le dernier titre de Martin Luther King est ce qu'on ajoute à la fin, soit junior. Son père s'appelait aussi Martin Luther King, et après la naissance du MLK, il s'appelait Martin Luther King, sr. Le père de Martin Luther King jr fut comme son fils, fut avant son fils, un ministre protestant. Mais en un sens le plus important

n'est pas ses titres, mais son prénom : il n'est pas Martin, mais Martin Luther. Son père est né Michael King, et a changé son nom comme le fait Abraham, comme le fait Pierre, comme le fait Paul : il devient vraiment religieux et s'engage puis change son nom. Mais il donne son nom : Martin Luther, le nom du fondateur du protestantisme, et donc du baptême américain, a son fils, lequel l'assume tout à fait.

Comment l'assume-t-il ? En faisant des sermons tous les dimanches pendant des décennies dans son église en Alabama surtout, en fondant des organisations religieuses comme le *Southern Christian Leadership Conference* (la Conférence de Direction chrétienne du Sud), en dirigeant des mouvements de protestations organisées à partir des églises noires des États-Unis. Tout cela a culminé en 1963 à Washington, lors de la Marche sur Washington. C'est là qu'il a prononcé son discours, mais au fond c'est un sermon, le plus célèbre : « *I have a dream, J'ai un rêve* ». J'ai déjà cité la fin du discours, mais je crois qu'il vaut la peine de se souvenir de la fin, car elle dit tout en un sens. « *Free at last, free at last, thank God Almighty, we are free at last.* »

Pour entendre tout le discours, voici l'adresse Youtube :

www.youtube.com/watch?v=60m831gtz_U

Vous y verrez MLK réciter son sermon. Je signale que tout (les images, les allusions, l'émotion, le rythme rhétorique), mais alors tout est religieux, tout est

chrétien, tout en étant tout à fait politique. C'est Moïse qui dirige le peuple de Dieu et le fait sortir de l'Égypte.

Pour avoir le texte anglais, voici l'adresse :

<http://www.usconstitution.net/dream.html>

Pour avoir le texte français, voici l'adresse :

<http://english-zone.com/holidays/mlk-dreamf.html>

J'ajoute qu'il m'est impossible d'entendre ce texte sans pleurer. Je suis incapable. J'assiste à l'événement politique le plus important de ma vie, et je le sens. J'avais 14 ans quand c'est arrivé, et je me souviens encore d'avoir vu les images à la télé.

Un dernier mot. Il faut savoir ou se souvenir que le mouvement que dirigeait MLK était contesté par bien des Américains, blancs, mais aussi des Américains noirs plus jeunes. Mais eux aussi, les jeunes noirs, se sont organisés à partir ou avec la religion. Ce fut par exemple la Nation of Islam, de Malcom X. Celui-ci disait que la seule façon de libérer le peuple noir américain était de quitter le christianisme, la religion des blancs, pour intégrer Islam, la religion des noirs d'Afrique. Cet appel a été entendu par bien des noirs. Aussi les dirigeants musulmans de la Nation of Islam ont exigé de leurs membres qu'ils boycottent la Marche sur Washington. Se souvient-on du plus grand d'entre eux ? Muhammad Ali est un fils d'Islam : il a quitté son nom chrétien Cassius Clay pour proclamer qu'il était

un musulman. Il y a donc eu une division entre les noirs et elle était en partie au moins religieuse.

À partir de tout cela, je dis et je répète, on ne peut pas comprendre le monde dans lequel on vit si on ne devient pas conscient du pouvoir de la religion dans le monde dans lequel on a vécu, et dans lequel on vit encore et toujours.

Un exemple troublant.

Je signale ensuite une expérience troublante qui m'a marqué. Dans un autre contexte, je donne des cours à l'Université Laval, car en plus d'être conférencier à l'UTAQ, je suis un vrai professeur d'université qui donne de vrais cours. Or il y a quelques années, je donnais deux cours, un sur la littérature grecque et un autre sur la littérature judéo-chrétienne. Or dans ces deux cours, j'avais un boomer bien sympathique, intelligent, travaillant, drôle, qui aimait bien les deux cours. Enfin, c'est ce qu'il m'avait dit lors d'une rencontre par hasard le long de la Saint-Charles. Or dans le second cours, celui sur la littérature judéo-chrétienne, il avait interrompu le cours lorsqu'avait commencé l'analyse du Nouveau Testament, et il avait expliqué à tout le monde qu'il n'avait pas pu faire la lecture (il s'agissait de l'évangile selon Matthieu) et que, contrairement au passé, il ne participerait pas activement au cours. Sa raison, qu'il a donnée tout simplement, était la suivante : il avait été bouleversé par le début de sa lecture...

Je tiens à ajouter que la semaine suivante les choses se sont améliorées, et il est redevenu lui-même. Je tiens à signaler que cela n'était pas de l'hystérie : j'ai vérifié ses travaux de session, et j'ai vu qu'il n'avait rien écrit quand il était arrivé à Matthieu. En somme, pour ce monsieur fort bien, parler des dieux grecs ne constituait pas un problème ; et même parler du Dieu des juifs, pas de problème ; mais parler du Dieu des chrétiens, blocage total.

Ce qui fut fait.

Le survol (il n'y a pas d'autres mots pour parler de ce qui a été fait) des deux premiers livres de la Tanakh, en traitant des quelques thèmes tirés de l'*Exode*, soit le Dieu d'Israël, la libération/lutte du peuple d'Israël, la loi d'Israël. Je voudrais avancer, mais il est possible qu'il y ait une question qui chicotte quelqu'un tellement qu'il lui faut la poser. Je ferai de mon mieux pour compléter, ou corriger, et nuancer ce que j'ai dit la semaine passée.

Quelques remarques sur la Bible chrétienne : ce qu'est l'évangile à partir de quelques mots.

1. Il y a au moins un mot qu'on trouve au début du texte de Marc qui me semble fort intéressant et qui entre dans le vif du sujet. « Début de l'évangile de Jésus le Christ. » Ce mot *évangile* se trouve au début du texte de Marc, mais il est valide pour le texte de Luc, même si Luc ne l'utilise pas dans son évangile, alors que le verbe *évangéliser* apparaît dès le début, soit au premier

chapitre 1, 19 et dans les *Actes des apôtres* en 14, 21. Le verbe est très présent dans les deux œuvres de Luc, soit 25 fois en tout : évangéliser, c'est apporter la bonne nouvelle.

Le verbe *évangéliser* est une invention chrétienne. Mais il semblerait que le nom *évangile* qu'on traduit en respectant l'étymologie par les deux mots « bonne nouvelle », il semblerait que ce mot était employé dans la partie orientale ou hellénisée de l'empire romain par les empereurs pour dire une victoire, particulièrement une victoire militaire. On pourrait donc lire le mot *éuaggélia*, comme une parodie d'un terme technique romain. L'empereur annonce des victoires, les chrétiens annoncent *la* victoire : la victoire, celle de l'évangile, est la victoire de la religion sur la politique, ou la victoire des petites gens écrasées sur les gros-pleins-de-soupe, ou la victoire de l'homme sur la mort, victoire que les empereurs romains ne peuvent pas annoncer.

2. Je me permets une autre remarque politique, ou théologico-politique, ou sémantico-théologico-politique, Il y a deux mots qui revient régulièrement dans les évangiles quand on parle de Jésus : *khristos* (qu'on voit dans les premiers mots de l'évangile de Marc) et *kurios* (qu'on trouve dans tous les évangiles, dans les épîtres de Paul, dans les *Actes des apôtres* et dans l'*Apocalypse*). Pour ce qui est de Luc, les deux mots apparaissent ensemble une première fois en 2, 11. Notez la contradiction entre la présence de la crainte, qui est présentée comme normale, et l'injonction de l'ange (soit dit en passant, ange s'écrit *aggélos* en grec

et est la base étymologique du mot évangile), l'injonction de ne pas avoir de crainte.

Le premier mot, *Khristos*, est important pour les Juifs, et le second, *Kurios*, est important pour les gréco-romains. Le premier, *Christ*, est le mot grec que les juifs utilisent pour dire le *Mashia* en hébreu, soit le Messie/Roi qui établira l'autorité politico-religieuse des juifs sur toute la terre, alors que le second, *Seigneur*, était celui qu'on employait dans la partie orientale, ou hellénisée, de l'empire romain pour nommer l'empereur. Par ailleurs, les juifs exigeaient le droit de ne pas appeler César Auguste et l'empereur par le nom de *kurios*, parce que c'était le mot qu'on trouvait dans la version grecque de la *Tanakh* pour dire Dieu. Or ces deux mots grecs sont employés tout le temps par les chrétiens pour parler de Jésus.

Pourquoi ces deux remarques ? Si on ne sent pas tout ce qui est scandaleux et dangereux dans l'emploi de ces trois mots, on ne comprend pas comment le christianisme est révolutionnaire, dans le sens politique et religieux de terme. Dire Jésus-Christ le Seigneur, c'est dire tout ce qui m'entoure, que ce soit juif ou romain, est faux.

3. J'ajoute une autre remarque philologique : le Nouveau Testament au complet est écrit en grec. Et il suppose que le contexte politique et culturel est grec, ou plus exactement gréco-romain. Ce qui veut dire ceci : les auteurs du Nouveau Testament connaissent au moins de réputation les philosophes grecs et la

littérature grecque, et ils vivent dans un monde où l'autorité politique est romaine. Pour le dire autrement, le mot *phusis* apparaît dans le Nouveau Testament.

4. Par ailleurs, la Bible, particulièrement la Bible chrétienne, est constituée de textes canoniques (du grec *kanôn*, qui veut dire *règle*; *canonique* signifie donc « selon la règle »). Qu'est-ce à dire ? Il y a des textes qui remontent très haut dans l'histoire et qui circulaient dans les milieux chrétiens, lesquels textes ne se trouvent pas dans la Bible, parce qu'ils n'ont pas été choisis par les hommes et les femmes en autorité, ceux qui étaient pour ainsi dire la règle. On peut dire que vers 150 après Jésus-Christ, le choix des textes canoniques est terminé : les autorités chrétiennes ont choisi parmi, disons, une centaine de textes qui circulaient alors. En somme, il y a des évangiles et des actes apôtres, et des épîtres et des apocalypses, qui ont été mis de côté pour ne laisser que les textes canoniques.

Cela implique qu'il y a d'autres textes, on les appelle les apocryphes (du grec *apokrupha*, qui veut dire « qui ont été cachés »), qui ont été laissés de côté. On peut trouver diverses éditions de ces textes. Bien des gens s'imaginent que dans les textes apocryphes, on peut trouver des vérités bouleversantes au sujet du christianisme : si ma petite expérience peut servir de base à un jugement, cela est faux ; de toute façon, ce sont les textes canoniques qui ont nourri le christianisme, et la compréhension du phénomène de la religion chrétienne, qu'elle soit catholique,

protestante ou orthodoxe, passe par la lecture des textes canoniques.

Mais il faut bien voir, ce que j'ai déjà dit, mais que je répète, que le christianisme, contrairement à la religion gréco-romaine, par exemple, se fonde dans des textes officiels, établis par une autorité, un *kanôn*. Cette autorité est la première église pour l'ensemble des chrétiens, mais pour un catholique, cette autorité est tôt ou tard le Pape.

5. Il y a quatre évangélistes (Matthieu, Marc, Luc et Jean) et donc quatre évangiles. Mais les trois premiers évangiles partagent beaucoup. On les appelle les Évangiles synoptiques (du grec *synoptikon*, qui veut dire « selon un point de vue »). Pour le dire autrement, l'évangile selon Jean est différent des trois autres, si différent qu'il a été parfois placé parmi les textes apocryphes avant de faire partie des textes canoniques. En quoi les évangiles synoptiques sont-ils semblables ? Ils racontent en gros la même histoire avec les mêmes paraboles et les mêmes enseignements ; l'ordre est en gros le même et le Jésus qui en ressort est un homme assez terre à terre, mais évidemment tout à fait spécial.

Il n'en reste pas moins que les évangiles synoptiques comportent des différences remarquables. Ainsi, pour ne regarder que les premières pages de chaque texte, et donc qu'on pourra vérifier avec facilité, Matthieu propose une généalogie de Jésus, qui est différente de celle de Luc, alors que Marc n'en offre aucune ; Matthieu parle beaucoup de Joseph, Luc parle

beaucoup de Marie, et Marc ne parle pas de Joseph et presque pas de Marie ; Matthieu parle de la naissance de Jésus et raconte l'adoration des rois mages, Luc en parle aussi, mais raconte l'adoration des bergers au lieu des rois mages, et Marc ne parle pas du tout de la naissance de Jésus. Ces différences sont si intéressantes, qu'il y a des éditions des évangiles qui placent côte à côte les trois évangiles synoptiques pour qu'on puisse les comparer et tenir compte des ressemblances et des différences. Je reviendrai sur les différences et les ressemblances entre les quatre évangélistes en parlant de l'évangile de Luc.

6. Les quatre évangélistes sont imaginés selon quatre symboles qu'on trouve dans le livre prophétique de l'Ancien Testament (et cette fois cette expression est de mise) *Ézéchiel* (1 4-14) et de nouveau dans l'*Apocalypse* (4 7-8) : l'homme, le lion, le bœuf et l'aigle. On appelle cela le *tétramorphe*, soit les quatre figures ou la figure quadruple. Voilà pourquoi, par exemple, on trouve à Venise des lions partout : saint Marc est le saint patron de la ville, et le lion de Marc est symbole de la ville. Voilà pourquoi on trouve ces quatre figures dans l'iconographie de presque toutes les églises, par exemple la chaire d'une église, celle de Saint-Roch, par exemple. Il y a même une page de Tintin (à la fin de *Le Trésor de Rackham le Rouge*) qui fait allusion à cette symbolique, du moins à l'aigle en tant que symbole de saint Jean l'évangéliste. Les quatre symboles sont les suivants : Matthieu est l'homme, Marc est le lion, Luc est le bœuf et Jean est l'aigle. On donne toute sorte de *raisons* pour ces attributions.

Il y a un Nouveau Testament, mais il y a quatre évangélistes, et surtout chacun des évangiles a un ton ou un point de vue différent. Ainsi Matthieu est un évangile qui suppose un auditoire qui connaît bien le monde juif, alors que Jean suppose au contraire qu'on ne le connaît presque pas. Ce fait de base a conduit à toutes sortes de questions et de doctrines au sujet de ces différences. On dit par exemple que l'évangile de Jean est si élevé ou abstrait que cela fait penser au vol d'un aigle, d'où son association avec l'aigle du *tétramorphe*. En revanche, on s'est demandé aussi, et ce depuis le début qui sont les évangélistes, ou encore on s'est posé des questions au sujet de l'origine humaine des textes. Par exemple, lequel des évangiles fut écrit le premier? D'ordinaire, on conclut comme suit: Matthieu a été le premier évangéliste; Marc est venu après Matthieu et offre une sorte de synthèse de son évangile (on n'inclut pas le long sermon qui commence avec les Béatitudes, par exemple), avec des ajouts qui viennent peut-être de Pierre, dont Marc aurait été le secrétaire; Luc s'inspire des mêmes traditions que Matthieu sans les synthétiser, mais ajoute quand même des détails qui viennent d'une autre source, peut-être Paul, puisque Luc, l'auteur des *Actes des Apôtres*, connaît bien Paul; Jean a été écrit le dernier et complète les trois premiers évangiles, en ajoutant une doctrine plus décidée au sujet de la divinité du Christ. Mais cette version de la corrélation historique entre les évangélistes est sujette à toutes sortes d'objections. La plus grave d'entre elles est que le

texte de Jean serait un texte *corrompu* par le gnosticisme.

Soit dit en passant, et au cas où on ne le sache pas, la Saint-Jean des Québécois ne fait pas allusion à Jean l'évangéliste, mais bien à Jean le Baptiste (la ville de Florence a aussi Jean le Baptiste comme saint patron). Je suis persuadé qu'on ne sait pas pourquoi la Saint-Jean se fête le 24 juin. Mais ceci est bien plus important: les quatre évangélistes proposent le personnage de Jean le Baptiste (Jean le nettoyeur, quand on tient compte de l'étymologie du mot grec) comme un homme très important: le Christ apparaît toujours d'abord comme un disciple de Jean, ce n'est que peu à peu que les gens le distinguent de Jean et que Jean devient secondaire. Or Jean et sa mère ont un rôle important dans le début de l'évangile de Luc.

7. En plus des termes *synoptique* et *canonique* qui s'appliquent aux textes religieux du monde chrétien, il y a le terme *gnostique*. Sur le plan historique, le christianisme s'est développé à côté d'un autre mouvement religieux qu'on appelle le gnosticisme. Certains experts disent que le gnosticisme est la tentation continuelle du christianisme; ce qui est certain, c'est qu'il y a eu durant l'histoire du christianisme des mouvements divers (des gnosticismes) qui l'ont accompagné. Ainsi, certaines formes d'ésotérismes contemporains ne sont rien d'autre que du gnosticisme réchauffé.

Pour comprendre le gnosticisme au moins un peu, on peut comparer l'attitude philosophique et l'attitude religieuse biblique. Pour un homme pieux qui lit la Bible, on y voit l'histoire d'un salut, qui se fait par des actes (les actes de Dieu sans doute, mais aussi les actes humains qui y répondent). La faculté humaine fondamentale est le cœur, une sorte de capacité de choisir Dieu et de choisir sa loi. Le bien humain consiste d'abord et avant tout en la foi, d'une part, et la vie conforme à cette foi, d'autre part. L'être humain qui ne se conforme pas à cette façon de faire vit dans le péché. Il y a, de plus, et surtout dans le christianisme, un agent de mal qui n'est pas l'homme et qui s'oppose à Dieu, Satan ou le Diable.

L'attitude philosophique, celle qui vient en gros des Grecs, a une articulation différente. Le salut est remplacé par le bonheur et le bonheur est une fonction de la vérité, de la clairvoyance ; bien mieux, une bonne partie du bien-être humain est causé purement et simplement par la clairvoyance. La faculté humaine fondamentale est l'âme, mais l'âme est l'intelligence, soit la capacité de voir clair, le *noos*, ou la *dianoia*, ou le *logos*. Pour arriver à voir clair, il faut raisonner, il faut employer des moyens humains pour se fonder dans l'expérience et découvrir (*aléthéuén*) ce qui est. En conséquence, l'erreur est le mal humain fondamental. Il n'y a pas de Satan pour un Grec, ou du moins un philosophe grec, mais il y a des tendances naturelles, des difficultés naturelles à l'utilisation saine de son intelligence et de sa raison.

Quand on combine ces deux attitudes, mais en les transformant, on arrive à ce qui constitue l'essentiel du gnosticisme. Le gnosticisme propose une vérité, mais une vérité qui sauve, une vérité en laquelle il s'agit d'adhérer, une vérité qui ne demande pas qu'on agisse d'une certaine façon, qui illumine et du coup transforme. Il y a une sorte de Satan (le démiurge), mais il fait partie d'une histoire cosmique de chute de la lumière dans le monde suivie d'une libération du monde. Les humains sont divisés en gens qui sont purs ou spirituels ou fils de lumière et les autres qui sont impurs, charnels ou fils de Satan.

Remarques générales sur Luc l'évangéliste, un original.

Luc¹ est le troisième des évangélistes synoptiques ; il est l'évangéliste synoptique qui est le plus différent des deux autres, et en même temps, le plus proche de Jean. Il est symbolisé par le bœuf. Pourquoi ? Il est possible que cela tienne au fait que pour Luc, le Christ est celui qui se sacrifie. En tout cas, on peut remarquer, par exemple, que Luc est le seul qui raconte l'histoire des deux disciples d'Emmaüs. Or le Christ leur explique longuement qu'il fallait qu'il meure ; de plus, c'est au moment de la première messe après la mort du Christ, donc durant le sacrifice rituel qu'ils reconnaissent le Christ. Mais au fond, le fait qu'on

1. Pour une approche respectueuse, mais d'une autre façon, des textes de Luc, il y a eu depuis ce cours le livre *Le Royaume d'Emmanuel* Carrère.

associe Luc au bœuf est mystérieux au mieux, et sans fondement au pis.

Qui est Luc ? Il est quelqu'un qui appartient de plein pied à la civilisation gréco-romaine. Voici quelques informations qu'on peut glaner du texte même et qui soutient cette affirmation. Il n'est pas un témoin direct, comme le montre les premières lignes, mais il cherche à établir un texte qui soit digne de foi, digne de foi humaine ; le début de son texte ressemblerait à l'introduction d'un historien grec. Lire les premières lignes en soulignant les mots qui ont une consonance *épistémologique*.

Par ailleurs, il s'adresse à quelqu'un qui s'appelle Théophile, un nom qui en principe est grec, et certainement pas juif, mais qui est peut-être un pseudonyme symbolique, car Théophile signifie « qui aime Dieu ». Cette façon de faire, soit d'avoir quelqu'un à qui on s'adresse et de lui donner un nom ou un surnom significatif est encore une fois assez commun dans la littérature grecque.

Neuvième rencontre

La religion est partout.

Quand on fait visiter la ville de Québec à des touristes (Américains, Français, Canadiens, Montréalais), on peut la présenter sous plusieurs aspects, en insistant sur les sculptures, les jardins, les lieux historiques, les lieux géographiques, mais j'aime bien les lieux religieux. Mais au fond tout cela se mélange en un sens.

La ville de Québec, ainsi que l'histoire de la ville de Québec, et l'histoire du Québec, est incompréhensible sans un regard religieux. Les cimetières de la ville sont évidemment religieux. Par exemple, en sortant de l'université Laval et en remontrant la rue René-Lévesque, on arrive tout de suite à droite sur le cimetière Saint-Michel. Mais on ne remarque pas que juste en face, donc à gauche, il y a un cimetière juif, le cimetière Beth Israël. Il est à demi vide, et je n'y ai vu aucune pierre tombale plus vieille que 1950. Par ailleurs, il y a le cimetière Mount Hermon avec sa section grec orthodoxe, et le cimetière des protestants, cimetière Saint-Matthieu, rue Saint-Jean. Pour ceux que ça intéresse, il y a un site sur les cimetières de la ville de Québec.

<http://www.ourroots.ca/e/toc.aspx?id=3328>

Mais on peut aussi noter les lieux de culte de la ville de Québec. Je propose quelques exemples, Au début de

1943, les juifs de Québec ont acquis un terrain à l'angle de la rue Crémazie et de l'avenue De Salaberry ; ils voulaient y établir leur nouvelle synagogue. Les paroisses de la haute ville se sont constituées en comité de vigilance et ont fait pression sur les autorités municipale pour empêcher la construction de la synagogue. Décrié par la presse nord-américaine et dé fait en cour, le maire Lucien Borne a dû revenir sur ses positions et permettre la construction de la synagogue. Mais le bâtiment mis en chantier est l'objet d'un incendie criminel le 20 mai 1944. Ce bâtiment enfin terminé est vendu par la communauté juive en 1989 ; c'est devenu la salle de théâtre le Périscope. On y voit encore aujourd'hui des lettres juives sur le fronton.

Tout près de là, sur René-Lévesque au coin Salaberry, on trouve l'église orthodoxe de la ville de Québec : c'est l'église de l'annonciation de la Mère de Dieu (c'est donc une église qui se réfère au texte de saint Luc). Elle porte le nom *Évangélismos*.

Si on entre dans le vieux Québec par la porte Kent et qu'on remonte la rue Dauphine, on arrivera à la rue Cook et à l'église Saint-Andrew, une église presbytérienne, la plus ancienne église presbytérienne du Canada. Cette église existe parce que l'armée d'occupation anglaise était possibles grâce à des contingents de soldats écossais et que ses hommes ne voulaient rien savoir de l'église catholique et de l'église anglicane ; juste à côté de l'église, il y a le Kirk Hall (Halle de l'Église), où il y avait une école de théologie

presbytérienne, encore une fois la plus ancienne du Canada.

Si on continue sur la rue Cook, cette rue devient la rue Sainte-Anne, qui passe entre l'hôtel de ville et l'hôtel Clarendon. Au bout de la rue, on voit à droite l'église Holy Trinity. Dans les faits, ce n'est pas une église, mais une cathédrale. C'est la première cathédrale anglicane bâtie à l'extérieur de l'Angleterre. Quand on compare les deux églises protestantes, les plus anciennes, je le rappelle, du Canada, on voit inscrit dans l'architecture et dans la décoration la différence entre le christianisme anglican et le christianisme presbytérien,

Une fois rendu là, il s'agit de tourner à gauche et d'entrer dans la Basilique Notre-Dame. Il y a tout plein de choses à remarquer au sujet de cette basilique. Mais je m'en tiens au cénotaphe de monseigneur de Laval, qu'on trouve à gauche. Qui est monseigneur de Laval ? Un fou. Il est la plus haute aristocratie française, et de la parenté de Louis XIV. En 1658, à l'âge de 35 ans, il se rend à Québec : il fonde la première école, il devient le premier évêque catholique de l'Amérique du Nord, il retourne 4 fois en France pour disputer le roi de France et exiger de l'aide pour le Québec, il traverse le pays jusqu'au Mississipi à raquettes, il fonde le Petit Séminaire et ainsi les premières écoles françaises en Amérique, il fonde la première école pour autochtones, en 1688, à 65 ans, alors qu'il est mis à la retraite par Louis XIV, il exige de revenir vivre, travailler et mourir au Québec. Il meurt à l'âge de 85 ans.

La plus belle statue de monseigneur de Laval se trouve derrière la basilique. Et derrière la statue se trouve la plaque du chien d'or avec son inscription mystérieuse.

Ce qui fut fait.

J'ai commencé à présenter le Nouveau Testament, en proposant 7 remarques, et en signalant quelques mots importants, comme *évangile*, *Seigneur*, *Christ*, *synoptique*, *apocryphe tétramorphe*, *gnostique*. Puis j'ai commencé à parler de ce qui appartient en propre à Luc en tant qu'évangéliste. Si on n'a pas de question, je continue avec cette rubrique.

Remarques générales sur Luc l'évangéliste, un original (suite)

Luc est différent des autres évangélistes, parce qu'il est l'auteur d'autre chose que son évangile, soit les *Actes des apôtres*, que j'examinerai bientôt. Or dans les *Actes*, il dit à quelques reprises « nous », ce qui indique qu'il est un des compagnons de Paul, et plus spécifiquement un des compagnons de Paul quand celui-ci se trouve dans le monde grec (Troade, Philippes, etc.).

Ensuite, les experts signalent que son langage est différent de celui des autres évangélistes synoptiques ; dans le seul chapitre 5, il emploie, par exemple, des mots comme *thambos* (5 9), *nomodisdaskaloi* (5 17), *paradoxa* (5 26), mots qu'on ne trouve pas chez les

autres évangélistes synoptiques. Or ces mots appartiennent d'emblée au monde de la civilisation gréco-romaine.

De plus, il semble avoir une préoccupation d'historien, par exemple en donnant des précisions au sujet du temps général dans lequel les actions de Jésus doivent être placées (11 37-38). Pourtant, ce dernier point cause au moins un problème : le recensement dont il parle en 3 1-3 n'a jamais eu lieu selon les historiens contemporains.

Il y a au moins un autre élément qui distingue Luc des autres évangélistes, un élément qui est d'ordre général, mais non stylistique : il donne beaucoup de place aux femmes. Il parle beaucoup plus que les autres de Marie la mère de Jésus (celle qui méditait les événements qui arrivaient à son fils) ; il signale que de par sa généalogie le Christ est le fils de Marie ; il parle aussi dans les premiers chapitres d'Élisabeth et de la prophétesse d'Anne, qu'aucun des autres évangélistes ne présentent ; ensuite, il signale la scène de la pécheresse repentie (7), de l'entourage féminin du Christ (8) et raconte l'histoire de l'affrontement entre Marthe et Marie (10) ; en plus de tous ces détails qui sont propres à Luc, on ne peut manquer que le Christ lors de sa passion rencontre des femmes de Jérusalem qui se lamentent sur sa mort (23), car seuls de femmes ont le courage ou l'inconscience nécessaire pour poser un geste public semblable. Pourquoi cela est-il significatif ? Jésus, il est clair, par le témoignage des autres évangélistes, mais surtout de Luc, scandalisait le

monde dans lequel il vivait parce qu'il frayait avec les gens qui étaient petits, qui étaient exclus : les malades, les voleurs, et les femmes. Une partie essentielle de ce qu'est le christianisme se trouve là : pour parler en québécois, les *fuckés* sont humains aussi et ils sont aimés de Dieu aussi. Cette idée, révolutionnaire, est en partie responsable de la popularité du christianisme. En tout cas, ce serait une explication sociologique de la victoire du christianisme. En disant cela, je dois tout de suite signaler que ce que je viens de dire est impie : l'explication de la victoire du christianisme est l'action de Dieu, ou du Saint Esprit.

Des détails significatifs sur le plan théologique.

Il y a au moins un personnage inconnu des autres dans l'évangile de saint Luc, Zacharie, l'époux d'Élisabeth et la père de Jean le Baptiste : tous parlent de Jean le Baptiste, seul Luc parle de son père. Or Luc offre un contraste intéressant entre lui et Marie, dont Luc parle tout de suite après ; je suis persuadé que ce contraste est voulu ; c'est un contraste qui va au cœur du christianisme et qui reprend tout à fait l'Ancien Testament.

Quand Zacharie, un bon juif, reçoit le message divin porté par un ange (la bonne nouvelle) qu'il sera un père par l'opération de Dieu, il est critique : il veut un signe (1, 45), et il est tout de suite puni. Quand Marie, un bonne juive, reçoit un message divin porté par un ange (la bonne nouvelle) encore plus étonnant, elle demande comment la chose pourrait se faire parce qu'elle ne fait

pas l'amour (elle ne connaît pas d'homme) – en somme, sa remarque porte sur le fait qu'elle a fait un vœu de chasteté qu'elle ne peut pas briser, et l'ange répond avec respect à sa question respectueuse. Tout de suite, Marie répond : « Je suis la servante du Seigneur (c'est-à-dire de Yahvé). » Vous remarquerez de plus que Marie change un psaume qu'elle invente, un psaume qui est tout à fait juif, mais qui est placé au tout début du christianisme. Mais l'essentiel est de voir que le récit de Luc comporte un enseignement au sujet de l'attitude fondamentale de l'homme ou de la femme de foi.

L'évangile de saint Luc *reprend* plusieurs des miracles présentés par les autres évangélistes, mais il en propose d'autres. Les miracles propres à Luc sont : pêche miraculeuse (5 1) ; l'enfant de la veuve de Naïn (7 11) ; la femme courbée (13 10) ; l'homme hydropique (14 1) ; les dix lépreux (17 11). Pour comprendre le point de vue spécifique de Luc, il faudrait examiner et réfléchir sur chacun de ces miracles. Je prends un exemple : la pêche miraculeuse et son sens. Car comme il arrive chez Jean surtout, le miracle est l'occasion que prend Jésus pour enseigner quelque chose. La pêche miraculeuse ne sert à rien sur le plan pratique : ce n'est pas parce que les apôtres ont faim ou parce qu'il leur faut un coup d'argent, ou parce que quelqu'un a demandé à Jésus de faire un miracle ; le miracle permet au Christ d'*enseigner* aux apôtres et surtout à Simon et de lui faire comprendre qu'il aura sous peu une nouvelle tâche qui le définira ; en même temps, le texte établit la primauté de Simon, que Luc appelle tout de suite par son nom second Pétros. On pourrait dire

que cette pêche miraculeuse est une introduction aux *Actes des apôtres*. Car bientôt Pierre ne sera plus un pêcheur de poisson, mais un apôtre, et il devra cesser de poser des actes de pêcheur pour poser des actes d'apôtre. Qu'est-ce qu'un apôtre? Un pêcheur d'hommes. Or comment se fait la pêche aux hommes? Par l'action de Dieu... Or l'action de Dieu, après le départ du Christ, ce sera l'action du Saint-Esprit. Tout se tient en Luc.

Luc, et les paraboles qui lui sont propres.

Une des dimensions les mieux connues du Christ est son utilisation des paraboles. L'évangile de saint Luc reprend plusieurs des paraboles qu'on trouve chez les autres évangélistes, surtout les synoptiques sans aucun doute. Mais il y a plusieurs paraboles qui sont propres à Luc. Or ces paraboles sont parmi les mieux connus des évangiles. Sont des paraboles propre à saint Luc : les deux débiteurs (7 41), le bon Samaritain (10 29), l'ami importun (11 5), figuier stérile (13 6) [il y a un miracle du figuier stérile chez les autres évangélistes, mais il n'y a pas de parabole du figuier stérile], la drachme perdue (15 8), l'enfant prodigue (15 11), l'intendant rusé (16 1), Lazare et le mauvais riche (16 19), le juge inique (18 1), le pharisien et le publicain (18 9). Or ces paraboles me semblent souvent plus mystérieuses que celles des autres, et certes souvent plus développées. En revanche, les paraboles de Luc sont présentées dans un contexte, non pas de voilement de l'enseignement (comme chez Matthieu), mais toujours dans un contexte d'explication de

l'enseignement. Aussi parfois Luc donne leur sens avant de les présenter (exemple 18 1 et 18 9.)

Examinons quelques paraboles. La parabole du Bon Samaritain (10 29), comme quelques autres, est présentée pour répondre à une question précise. Quelqu'un demande à Jésus d'expliquer un texte biblique. Il faut aimer son prochain, dit l'Ancien Testament, ou la *Tanakh*, puisque ce sont deux juifs qui se parlent. Qui est le prochain? Cela est crucial. Pour les juifs, comme pour tant d'autres, le prochain, c'est celui qui appartient au groupe, à la race, à la nation. Mais le Christ fait sauter la limite, parce qu'un samaritain, c'est quelqu'un qu'un juif pieux méprise, un samaritain est un mauvais juif. Or, et il faut le voir, la parabole renverse la proposition : le prochain ce n'est pas celui que le samaritain aide, comme on le supposerait selon la question, mais c'est le samaritain qui aide un juif qui se montre un prochain. On note que l'homme qui est battu est sans doute un bon juif et qu'il est abandonné par de bons juifs. La parabole est un enseignement qui fait sauter toutes les catégories juives en partant de la *Tanakh*, ou de l'Ancien Testament.

La question de l'amour.

Avec la parabole de l'enfant prodigue, on peut aborder une des idées cruciales des trois évangiles et certes de l'évangile de Luc. C'est celle de l'amour. Il y aurait mille choses à raconter là-dessus. Un des meilleurs livres que j'ai lus là-dessus est celui de C. S. Lewis (*The Four*

Loves). Je me limiterai à faire des remarques d'ordre linguistique. (Mais aussi *Screwtape Letters* ou *Tactique du diable*, qu'on peut trouver soit à la bibliothèque de l'université, soit dans le réseau des bibliothèques de la ville de Québec).

Le Nouveau Testament est écrit en grec durant la période gréco-romaine, soit une période où la philosophie grecque avait une grande influence dans les milieux éduqués. Or il est remarquable que les deux mots les plus importants qu'ont utilisé les philosophes et les poètes pour parler de l'amour n'apparaissent presque pas dans le Nouveau Testament. Ces deux mots sont *érôs* et *philia* (qui viennent des verbes *éran* et *philéin*). Quoiqu'ils se recoupent un peu, ces mots disent deux façons d'aimer ; l'amour passion et l'amour d'amitié.

Les chrétiens qui parlent sans cesse d'amour, de l'amour de Dieu en particulier, mais aussi de l'amour des autres humains par amour pour Dieu, n'emploient presque jamais ces mots. Le mot qu'ils emploient est *agapê* (qui vient du verbe *agapéin*). À tel point que quand on entend le mot *amour* dans une traduction du Nouveau Testament, on est sûr, sauf de rarissimes exceptions, que le mot qui se trouve dans le texte est *agapê*. C'est le cas, par exemple, dans l'hymne à l'amour de Paul (I Corinthiens 13), le mot qui est là est *agapê* ; quand durant une messe de mariage on lit ce texte, cela me fait toujours sourire un peu : on fait une célébration de l'amour *érôs*, et on parle de l'amour *agapê*.

Mais il faut expliquer un peu. Il y a de l'amour passion, ou de l'amour d'amour, et de l'amour amitié, et on sent bien la différence entre les deux. Toute personne qui aime d'amour et qui se fait dire par la personne aimée qu'« on pourra encore être des amis » est blessée en profondeur. Et toute personne qui a un amour d'amitié et qui sent qu'il y a quelque chose qui manque sait bien qu'il y a une différence importante entre l'amour d'amitié et l'amour passion : il n'y a rien de plus gênant que d'avoir un ami qui vous dit qu'il veut devenir un amant. Pour le dire autrement, la différence entre *érôs* et *philia*, c'est toute la différence entre dire « je t'aime » et « je t'aime bien ».

Or l'amour *agapê* est une troisième sorte d'amour, différente de l'*érôs* et de la *philia* ; c'est du moins ce que les chrétiens ont senti et ont exprimé en choisissant ce mot plutôt que les deux autres qui leur étaient bien connus. Il faut d'abord voir que l'amour de Dieu pour les hommes est un amour *agapê* : quand les humains s'aiment à la manière des chrétiens, c'est parce qu'ils imitent Dieu qui les aime d'une certaine façon. Or Dieu aime comme un père ou comme un frère. Le mot qu'on pourrait employer serait peut-être chérir. La différence entre *agapê* et *érôs*, c'est l'amour d'un homme et une femme l'un pour l'autre quand ils sont seuls, et leur amour devant leurs enfants et pour leurs enfants : quand un homme dit à sa femme, « Maman », devant ses enfants, il ne pense plus à elle de la même façon... Et vice versa. La différence entre *agapê* et *philia*, c'est toute la différence entre l'affection qu'on a

pour son frère ou ses parents et l'affection qu'on a pour un ami, un vrai, quelqu'un qui fait qu'on devient un adulte et qu'on sort de sa famille.

Agapéin, c'est donc chérir ou avoir de l'affection pour. Qu'est-ce que chérir ? C'est quelque chose de l'ordre du quotidien, quelque chose de stable, quelque chose de maternel ou de *paternel*, d'affectueux, de sans condition, de stable, de naturel, mais pas de passionné. Voilà ce que en employant un autre terme, on appelle la charité chrétienne. L'agapê transforme une vie comme *érôs*, mais c'est quelque chose de calme ou de doux, comme l'affection familiale.

En tout cas, une des choses qu'il faut essayer de comprendre quand on lit les évangiles et donc l'évangile de Luc, c'est comment l'agapê est quelque chose de nouveau et que cet *agapê* change le monde.

Dixième rencontre

Quelques livres (encore une fois).

Nous en sommes à la dernière rencontre et j'ai tant de choses à signaler que je désespère. Mais je tiens à revenir une autre fois sur une idée que j'ai soutenue dans les semaines précédentes, à savoir qu'il est important de regarder les choses à partir de l'angle de la religion. Cela est vrai du monde, mais cela est vrai aussi de la littérature sur le monde, soit du point de vue des livres : il y a tout plein de livres qui ne sont compréhensibles, qui n'ont de sens et qui ne proposent de sens, qu'à la condition d'être conscient de la réalité qu'est la religion.

Je voudrais en signaler trois : deux témoignages politiques et une BD.

La BD est celle de Michel Rabagliati, sa dernière œuvre, soit *Paul au parc*. C'est un autre petit chef d'œuvre. Mais un chef d'œuvre qui, encore une fois, montre une grande tolérance, et même une certaine affection, pour la dimension religieuse du Québec. Je ne doute pas un instant que l'auteur n'est pas un chrétien. Mais il n'est pas un anti-chrétien non plus, et il tient à signaler de façon discrète sans doute, à quel point le Québec dans plusieurs de ses dimensions les plus saines a été religieux.

Le deuxième livre, assez facile, mais assez long, porte le titre *Même le silence a une fin*. Tout le monde a entendu parler d'Ingrid Bétancourt, la femme politique

colombienne qui a été emprisonnée pendant plus de six ans dans la jungle par des marxistes révolutionnaires de son pays. Elle a écrit un récit de cette expérience. Cela montre une femme étonnante au moins par son courage, mais aussi étonnante par la vigueur de son christianisme. Je suis un peu agacé par ce qu'elle raconte par bouts, mais je ne peux pas éviter de penser que la femme qui m'arrache l'admiration pour son cran et sa débrouillardise et en même temps une croyante presque quétaine, comme on dit chez par ici. Mais je suis obligé de me dire en lisant si je veux comprendre le courage de cette femme je ne peux pas faire l'économie de son christianisme presque enfantin, dont elle ne se cache pas, mais au contraire dont elle est fière. Je crois même que son livre est moins un témoignage politique sur le marxisme des FARC qu'un témoignage chrétien.

Le troisième livre, bien plus court, mais plus fin, porte le titre *Le Portail*. Il est l'œuvre de François Bizot, un anthropologue française passionné par le bouddhisme et en particulier par le bouddhisme cambodgien : je le soupçonne d'être un véritable bouddhiste occidental, ce qui est rare. Quoiqu'il en soit de son allégeance religieuse finale, il se trouvait au Cambodge dans les années 70. Il a connu face à face plusieurs des chefs de la révolution marxiste khmer rouge : entre 1975 et 1978, on a tué un quart de la population de 8 millions au nom de l'épuration marxiste de la société. Or Bizot raconte deux épisodes de sa vie par rapport à ce mouvement politique : en 70, quand il s'est trouvé dans un premier camp de concentration khmer rouge, mené par le tueur numéro du régime ; en 75, quand les

khmers rouges ont pris le contrôle du pays alors qu'il participer à l'évacuation des derniers Occidentaux qui étaient encore dans le pays. Bizot présente fasciné comment l'indignation communiste laminait tout sur son passage, mais en particulier tout ce qui était religieux, et pour les Cambodgiens, tout ce qui était bouddhiste.

Ce qui fut fait.

Nous finissons donc aujourd'hui, mais pour finir à peu près bien, il faut se souvenir au moins de ce que a été fait. J'ai examiné les textes de trois religions bien différentes : du polythéisme grec ou gréco-romain, j'ai examiné la *Théogonie* de Hésiodos et ses *Travaux et Jours* ; puis j'ai lu et commenté du mieux que j'ai pu les deux premiers livres de la *Tanakh* juive, soit ce qu'on appelle la *Genèse* et l'*Exode*; j'ai fini avec deux textes de Luc, son évangile, terminé en catastrophe la semaine dernière, et aujourd'hui, ses *Actes des apôtres*.

Pour ce qui est de son évangile, j'ai fait quelques remarques sur l'originalité de Luc, par exemple le fait qu'il soit un homme de la civilisation gréco-romaine et le fait qu'il insiste sur les femmes. Puis j'ai signalé quelques aspects théologiques de son évangile, par exemple, le fait que Luc présente le Christ comme un pédagogue, qui utilise les miracles et, évidemment, les paraboles pour enseigner des *vérités* religieuses.

Introduction aux Actes des apôtres.

J'ai parlé un peu de la différence entre les différents évangélistes. Mais la vérité la plus importante a signalé au sujet des différences entre les quatre évangélistes est qu'ils racontent au fond la même chose : ils présentent le même homme et la même doctrine, soit une doctrine née du judaïsme, mais qui le *dépasse* en universalisant le message tiré du judaïsme, en le moralisant ou en le *déritualisant*, et en le présentant un Dieu encore plus proche des hommes, un Homme-Dieu. Toutes les différences qu'on peut trouver entre les quatre évangélistes sont minuscules quand on les compare à ce message de fond : c'est ce message essentiel qui a été entendu par les hommes et les femmes qui sont devenus chrétiens et qui ont transformé le monde. Transformer le monde ? En quel sens ? En plusieurs sens, mais d'abord en un sens politique ou culturel. Rome, l'empire romain, la civilisation gréco-romaine n'est pas tombé devant les Barbares, ou du moins il n'est pas tombé d'abord devant les Barbares : tout cela est tombé devant le christianisme, qui fut établi comme religion officielle de l'Empire romain par Constantin vers 320. D'ailleurs, les Barbares qui ont conquis l'empire romain sont devenus chrétiens eux aussi : quand les Barbares ont envahi le territoire de l'Empire romain, ils ont conservé de leur mieux, souvent mal, ce qui était déjà en place ; or une des choses qui étaient déjà en place et ce depuis plus d'un siècle était le christianisme catholique. Voilà le phénomène que l'on cherche à comprendre quand on lit les quatre évangélistes, et les *Actes des apôtres*.

Je suis persuadé qu'il y en a parmi les gens présents qui continuent de penser que je suis un propagandiste secret à la solde du Vatican. Pour dissiper un peu, ces soupçons, mais il est impossible de le faire tout à fait, je vous signale un certains livres qui furent écrit contre le christianisme. Deux des livres les plus intéressants, et les plus anciens, à lire sont le *Discours véritable* ou *Contre les chrétiens* de Celse, un philosophe grec, ou encore le *Contre les Galiléens* de Julien l'apostat, qui fut le second empereur après Constantin. De ce dernier livre, il n'y a que des fragments qui se trouvent dans le livre de saint Cyrille d'Alexandrie, qui a écrit un *Contre Julien*. (Se souvient-on de la rue Saint-Cyrille, qui est devenue René-Lévesque ? Le Cyrille qui a donné son nom à la rue, c'est lui.)

Voilà pour deux anciens livres anti-chrétiens. Par ailleurs, l'*Antéchrist* de Nietzsche, écrit à la fin du XIXe siècle, est un des livres les plus intéressants quand on veut comprendre les textes du Nouveau Testament et surtout l'œuvre de saint Paul et donc les *Actes des apôtres* de Luc. Nietzsche est le père d'après tout les mouvements politiques et sociaux du XXe siècle, que ce soit la post-modernité, l'existentialisme (avec Kierkegaard), l'herméneutique, la post-humanité, les mouvements politiques révolutionnaires de droite et de gauche et ainsi de suite, sans parler des mouvements intellectuels qu'on appelle la « mort-de-Dieu » et la « mort-du-sujet » : il est difficile de trouver un mouvement important de cette époque-ci qui n'est pas influencé par ce philosophe allemand.

Par rapport à l'Évangile (toujours dans l'*Antéchrist*), Nietzsche prétend être capable de deviner ce que fut le message véritable du Christ. Or il y a un message véritable à redécouvrir parce que Paul, et d'autres, ont déformé ce message en lui donnant une tournure qui a donné le christianisme qu'on l'a connu, mais un christianisme infidèle au message originel du Christ. Pour employer la tournure saisissante de Nietzsche, « il n'y a jamais eu qu'un seul chrétien, et il est mort sur la croix ». Selon Nietzsche, il ne s'agit pas de trouver le christianisme originel pour y adhérer: les deux christianismes, celui du Christ et celui de Paul, doivent être dépassés non pas parce qu'ils sont faux (Nietzsche s'intéresse peu à la question de la vérité), mais parce qu'ils sont bas, ou laids, ou débilitants. Mais le christianisme paulinien est encore plus bas, plus laid, plus dégoûtant que celui du Christ. « Son besoin à lui, c'était le pouvoir: en Paul, c'était encore le prêtre qui aspirait au pouvoir, – tout ce qu'il lui fallait, c'étaient des idées, des enseignements, des symboles, grâce auxquels il pût tyranniser les masses, former des troupeaux. »

Cette doctrine a beau plaire à tout ce qu'il y a d'impie et d'anticléricale au Québec, il n'est pas sûr que ce soit vrai, ni même prouvable. En revanche, la suggestion de Nietzsche que Paul a eu un rôle énorme à jouer dans l'établissement du christianisme est confirmé par le texte des *Actes des apôtres* et la grande place que prennent les épîtres de Paul dans le Nouveau Testament: ils illustrent bien le problème central qu'affronte Paul. Ce problème est le suivant: comment

faire passer le christianisme de variante du judaïsme à religion ouverte sur le monde? Ce problème est au cœur des quatre évangiles et surtout des *Actes des apôtres*.

Actes des apôtres, premières remarques.

Pour bien comprendre un livre, il faut toujours en examiner le titre: c'est la première information qu'un lecteur reçoit de l'auteur, et cette première information, sauf exception, est un feu de projecteur. Or que dit le titre: *Actes des apôtres*. Pas grand chose, semble-t-il. Mais comme il arrive souvent, le titre dans la langue originelle dit plus, ne serait-ce que parce qu'il est moins familier et qu'un peu de réflexion est nécessaire pour le comprendre. En grec, «actes des apôtres» se dit «*Praxéis apostolôn*». Plus exactement, les mots français sont une tentative de rendre les mots grecs de l'original. Je crois éclairant de traduire de façon plus serrée. *Praxéis apostolôn* se dit ainsi quand on traduit mot à mot: «Actions des envoyés». Prenons d'abord le second mot.

Apostolôn est un nom qui vient d'un verbe, *apostélléin*. Le verbe *apostélléin* est le verbe *envoyer*, et même le verbe *envoyer de soi vers*. Mais le verbe *apostélléin* a tout de suite un sens politique: un chef envoie (*apostélléi*) de soi vers les autres un ambassadeur, et *apostolos* signifie souvent *ambassadeur*. S'il y a un *Khristos*, un roi/messie juif, s'il y a un nouveau *Kurios*, un nouveau seigneur gréco-romain, qui annonce une *éuaggélia* (une victoire), il faut des envoyés qui

répandent la bonne nouvelle du Seigneur et Roi. Ceux-ci sont les apôtres, les ambassadeurs du nouveau roi. Mais pour revenir au sens premier du mot *apostolos*, *envoyé*, invite tout de suite à poser trois questions au sujet de celui qui est envoyé. Par qui ? Vers qui ? Pour quoi ? Il faut poser ses questions en commençant les *Actes des apôtres* sans quoi on ne comprend pas le livre : les *Actes des apôtres* a été écrit pour répondre à ces trois questions. Il est intéressant de noter que le mot *apôtre* apparaît dans le texte (par opposition au titre) une première fois tout de suite après la Pentecôte et le premier sermon de Pierre (2 42), mais que l'idée de l'envoi est proposé dans le récit de l'Ascension qui est une reprise de la fin de l'évangile de Luc.

Une dernière remarque pour commencer à comprendre ce que c'est qu'un apôtre. Quand le Christ envoie (*apostélléin*) les apôtres, il leur dit qu'ils devront être des témoins. Le mot grec est *marturés* (1, 8). En français, le mot grec *marturés* devient *martyres*. Pour bien comprendre, ce détail convient de saisir deux idées : un martyr n'est pas d'abord quelqu'un qui meurt parce qu'il est chrétien, mais quelqu'un qui témoigne que le Christ est Dieu et que le christianisme est nécessaire pour être heureux. En revanche, ce témoignage implique toujours d'une façon ou d'une autre une mise à mort. Pour être un vrai chrétien, il faut imiter le Christ ; or le Christ est mort pour sauver l'humanité ; donc un chrétien doit être prêt à mourir et même devra mourir au moins un peu... Mourir à son ambition, mourir à ses plaisirs et peut-être même comme saint Étienne (7, 55) mourir pour de bon.

D'ailleurs, si on examine avec attention le récit de la mort d'Étienne on voit qu'il imite le Christ en paroles et en actes. Quoi qu'il en soit, le récit de Luc, *Actions des envoyés*, commence par deux récits : le Pentecôte et le martyre de saint Étienne. Quand on y pense bien, ces deux récits sont programmatiques : ils expliquent bien le mot *apostolôn* du titre.

Je signale une idée cruciale pour comprendre le christianisme et sans doute pour prouver que les chrétiens ne sont pas souvent des chrétiens. Un chrétien, les *Actes des apôtres* sont là pour le prouver, est par définition un envoyé et un témoin. Tout chrétien qui n'essaie pas de convertir les autres n'est pas un vrai chrétien. Cette dimension de la réalité chrétienne peut être irritante dans les faits et insultant en théorie, mais il y a là une certaine logique. Tout chrétien doit imiter le Christ, comme le dit le nom. Mais le Christ est venu pour annoncer la bonne nouvelle et convertir (*métanoiéin*) les hommes. Donc tout chrétien doit devenir un autre Christ qui annonce la bonne nouvelle et essaie de convertir les autres.

Il faut tout de suite ajouter une autre considération qui peut sembler contredire cette dernière. Le mot *apostolôn* est au pluriel. Il y a des apôtres, ou des envoyés. Mais il devient clair assez tôt (disons à partir du chapitre 14) que le livre *Actes des apôtres* porte sur un apôtre, Paul. D'ailleurs, on pourrait montrer que tous les chapitres qui ne sont pas au sujet de Paul sont des chapitres qui préparent ou défendent l'apparition et la présence dominante de Paul. Ainsi l'apparition de

Gamaliel est au fond l'apparition du maître de Paul, et le récit de la mort d'Étienne permet d'introduire Paul, et le récit de la vision de Pierre signale que la mission paulienne vers les païens était voulue par Dieu. En somme, les *Actes des apôtres* sont les *Actes de Paul*. Or, et c'est là le plus important, Paul n'est pas un des premiers apôtres : il ne remplace pas Judas, il n'a jamais parlé au Christ non ressuscité, il s'oppose à Pierre sur une question fondamentale en disant que Pierre, le chef des apôtres choisis par le Christ, s'est trompé. (C'est ce qu'il affirme dans une de ses épîtres.) Cette observation conduit à une autre. À peu près la moitié du Nouveau Testament a été écrit ou concerne un apôtre qui n'a jamais rencontré le Christ. Cela est d'autant plus grave que l'auteur de l'évangile selon Luc est l'auteur des *Actes des apôtres* et donc que cet évangile est paulinien. (Un signe de l'importance *démesuré* de Paul : dans le rituel catholique, il y a, sauf exception, deux lectures (une des épîtres de Paul, et une autre de l'Évangile).

Un dernier mot, et encore un mot sur un mot : le nom de Paul n'est pas Paul, mais Saül (l'étymologie hébraïque de son nom originel serait *entendu de Dieu*). Son vrai nom, son nom juif est remplacé par son nom chrétien. On dirait que le fait que le Christ, qui apparaît à Paul le nomme deux fois par son nom juif, on dirait que ce fait marque Paul et l'*oblige* à changer de nom : de Saül, il devient Paul. Or ce nom, *Paulos* en grec, qui est une reprise de *Paulus* en latin, signifie le petit, le faible, le négligeable. Je signale que c'est un excellent nom chrétien. Mais c'est aussi une

plaisanterie, dont Paul traite dans certains de ses sermons, quand il dit qu'il est le plus petit des apôtres. On note qu'en partant comme apôtre hors du monde juif, un des gestes de Paul est de quitter son nom juif pour prendre un nom grec, ou latin, ou gréco-latin. On pourrait dire que toute l'action, ou l'action fondamentale, des *Actes des apôtres* est représentée dans ce changement. Un autre signe du sens profond de ce livre à partir d'une considération linguistique se trouve dans la remarque, anodine à première vue, que c'est à Antioche, où a longtemps vécu Paul, qu'on commença vraiment à évangéliser les païens que les chrétiens reçurent leur nom (11 26) : c'est quand le christianisme ne fait plus de différence entre les juifs et les non juifs que les chrétiens reçoivent leur nom.

Que sont les actes des apôtres ?

Je reviens au titre du livre. Le premier mot du titre est *praxéis*. Ce mot n'est pas *érga*. *Érga* est en principe un mot qui s'applique à tous les êtres. Ainsi Aristote emploie le mot *énérgéia*, qui contient le mot *érgon* et qu'on traduit par acte, pour dire l'effet de tout ce qui existe : exister, c'est agir, c'est être en acte. Le terme *praxis* est employé pour parler des humains : une *praxis* est une action, un acte qui appartient à un être conscient et libre, à un être humain. Le mot *praxis* en grec se retrouve dans les mots *pragmatique* et *pratique* en français ; ceux qui ont un passé marxiste ont sans doute parlé de la *praxis* révolutionnaire, expression qui remonte elle aussi au mot grec. Mais que sont les actions des apôtres ? Ce sont les actions de ceux qui

furent envoyés par Jésus. En somme, les actions des apôtres suivent les actions du Christ, soit ce qui est raconté les quatre évangiles. On notera d'ailleurs que les quatre évangiles finissent avec un envoi des apôtres. La dernière action de Jésus dans les évangiles annonce les actions de ses envoyés, et donc les actes des apôtres. Cela est clair, entre autres, à partir de la première phrase du livre des *Actes des apôtres*. Mais quelle est au juste la *praxis* des *apostolôn*? La réponse est simple, mais il faut la comprendre: apporter la *éuaggéléia*, la bonne nouvelle. Je rappelle que le mot *éuaggéléia* existait déjà dans le monde gréco-romain, mais que Luc (ou un autre chrétien avant lui) en a fait un verbe : *éuaggéléin*, soit évangéliser, soit apporter la bonne nouvelle et ainsi transformer les personnes.

En revanche, une des données les plus importantes de l'action des apôtres, telle que Luc la présente, est la prière. L'insistance sur la prière est déjà un aspect remarquable de l'évangile de Luc; or cela continue et s'accroît dans les *Actes*: pour bien agir, il faut prier. Cela est sans doute lié au fait que c'est l'Esprit Saint qui est l'acteur principal pour Luc, que ce soit dans l'évangile ou dans les *Actes*: les apôtres agissent, mais ils agissent sous l'influence de l'Esprit Saint; donc, avant d'agir, parce que le Christ n'est plus là pour dire quoi faire, il faut prier pour se mettre au diapason de Dieu, soit se laisser habiter par l'Esprit Saint, et ensuite seulement il faut agir.

Pour comprendre l'Esprit Saint, dans la mesure où on peut le comprendre, il y a une donnée dont il faut tenir

compte : il est puissant ; il est puissant comme le Yahvé de l'Ancien Testament est puissant. Certes, il ne fait pas des miracles nationaux comme Yahvé, mais il est bruyant et violent et maître des lois de l'univers comme le Dieu des juifs. Pour le dire autrement, dans les *Actes des apôtres* on retrouve quelque chose de l'atmosphère de l'*Exode*. Penser l'Esprit Saint comme une sorte de force bénigne, aimable, qui touche les cœurs et seulement les cœurs, c'est rater une partie essentielle du message des *Actes des apôtres*. Certes le Dieu du Nouveau Testament est le Dieu de l'Amour universel et du sacrifice de soi, mais c'est encore un Dieu puissant qui sait punir. Au cas où on n'aurait pas saisi à quel point l'Esprit Saint est important, on notera que Paul avant qu'il ne devint chrétien avait un esprit méchant ; en tout cas, une des premières choses qu'on dit à son sujet, c'est qu'il avait un esprit (*énπνέον* [9 1]) de violence et de meurtre. Et dans les *Actes des apôtres* (et dans l'évangile de Luc) on rencontre un Dieu (et un Christ) qui est souvent dur quand il parle de ceux qui ne sont pas chrétiens.

L'évangile de Jean en particulier et le début des *Actes des apôtres* peuvent paraître *anti-sémites* en autant qu'ils présentent les chefs des juifs sous un jour peu aimable. Il faut noter au moins trois choses à ce sujet : 1. il est possible que ce que ces textes racontent soit la vérité historique pure et simple ; 2. il est normal et probable que les juifs pieux et surtout les chefs des juifs, qui avaient beaucoup à perdre, aient réagi très mal à la prédication des apôtres ; en revanche, 3. le texte de Jean et le texte de Luc indiquent que plusieurs

des juifs (les apôtres d'abord et bien d'autres et même parmi les chefs religieux) ont reçu la nouvelle religion dans l'enthousiasme.

Pour le dire autrement, et Jean et surtout Luc insistent sur le fait que le Christ est un bon juif, du moins au début. On notera de plus que dans les *Actes des apôtres*, Luc indique qu'il y a eu aussi parmi les gens qui ont refusé le message du Christ des gens, comme Gamaliel, qui ont été d'une justice et d'une prudence exemplaires (5 34). Cependant, tout de suite après ce conseil de calme et de tolérance, vient la réaction violente des juifs : un premier martyr et une première persécution. Cette première persécution débouche, à travers Philippe en particulier, sur l'évangélisation de la Samarie et du monde non juif : le bonne nouvelle sort de Jérusalem et de Judée et atteint les peuples non juifs ou en tout cas, moins juifs, soit les Samaritains et les sympathisants du judaïsme parce que les juifs attaquent les chrétiens.

Le passage du monde juif au monde gréco-romain se fait par une filiation qui va d'Étienne (nommé pour prendre soin des chrétiens hellénisants), à Philippe (lui aussi nommé pour prendre soin des chrétiens hellénisants) vers Paul. Mais il y a un intermédiaire essentiel : Pierre. Pierre quitte Jérusalem, sans doute à cause de la persécution dont il est l'objet, va vers Lydda puis vers Joppé (sur la Méditerranée) et ensuite à Césarée. (Noter le nom de la ville qui dit pour ainsi dire la réalité fondamentale hors de la Judée, et même en Judée.) À la fin des *Actes*, il n'est plus à Jérusalem

depuis un moment et l'apôtre Jacques est le chef des chrétiens à Jérusalem. Or, pour revenir à Étienne, le sermon d'Étienne et le premier sermon de Paul (une fois qu'il prend le nom Paul) sont très semblables (comparer 7 à 13): ils s'adressent à des Juifs, ils remontent dans le passé pour célébrer l'alliance entre Dieu et son peuple, et ils leur disent que la nouvelle religion doit remplacer l'ancienne.

Dans ce passage du monde juif au monde gréco-romain tel quel vécu par Paul, il y a trois moments forts: le concile de Jérusalem (15), le passage à Athènes (si on ne compte pas le passage au *nous* dans le récit lorsque Paul entre pour de bon dans le monde grec), ou la rencontre entre la bonne nouvelle et la philosophie (17 [un passage qui, comme il se doit, fait une sorte de démonstration de l'incompatibilité entre l'attitude philosophique et l'attitude de foi]) et l'apostolat à Rome, ou la rencontre entre la bonne nouvelle et le pouvoir politique (25). Pour ne rien dire de ce qui se passe à Jérusalem et à Athènes, mais qui est significatif, on notera que Paul se rend à Rome parce qu'il est chassé par les juifs et sauvé par les Romains et parce qu'il fait appel au pouvoir politique romain en tant que citoyen romain. Lire 22 17-28 et 25 6-12. Or l'avant-dernière phrase des *Actes des apôtres* annonce la rupture finale entre Paul (et donc l'église) et les juifs. Lire 28 29. Cette façon de montrer la rupture entre le christianisme (de Paul) et le judaïsme cache un peu un autre conflit qui se profile constamment: devant les autorités romaines, les juifs accusent les chrétiens de proposer une religion qui entrera en conflit avec la religion romaine. De fait, à

mesure que Paul avance dans le monde païen, il a des problèmes avec les juifs qui vivent dans le monde gréco-romain, mais aussi avec le monde païen lui-même (ce que devine par exemple en 14 16, 16 20 et 17 7). Ainsi à Éphèse, ce sont des païens (stimulés par les juifs selon le texte) qui en veulent à cette nouvelle religion (19 27).

On peut penser que l'apostolat initial par lequel le christianisme s'est d'abord constitué s'est fait dans une relative harmonie. Mais le texte de Luc indique que, dès le début, il y a eu des problèmes, des problèmes à l'intérieur de la première église, et non seulement de la part des juifs et ensuite des païens. Ainsi dès le début, il y a eu un conflit entre les chrétiens d'origine juive et les chrétiens d'origine païenne. Ensuite, il y a eu un problème au sujet du passage de l'état de païen à chrétien et de l'étape intermédiaire par le judaïsme et en fin de compte du respect de l'ancienne religion. Enfin, il y a eu des problèmes entre les chrétiens eux-mêmes en raison des différents apôtres qui se répandaient de façon plus ou moins ordonnés à travers les territoires qui entouraient la Judée. En somme, il y a un Esprit Saint qui agit, mais il y a bien des conflits entre les hommes par lesquels il agit. Luc indique ces conflits avec assez d'insistance. Un homme pieux en tirerait la leçon (consolante ?) que les conflits actuels entre les chrétiens ne sont pas des nouveautés.

La fin des *Actes des apôtres* (depuis le chapitre 20) présente une sorte d'imitation du Christ. Paul se rend à Jérusalem en sachant qu'il sera attaqué par les juifs et

surtout les chefs des juifs, qu'ils soient les Pharisiens ou les Saducéens ; il est de fait attaqué par les juifs qui tentent de le tuer (les zélés dont on parle ressemble à des fanatiques religieux (les *mujahiddin* entre autres)) et de le faire emprisonner et mettre à mort par les Romains ; on voit chez Paul la même habileté que le Christ quand il s'agit de diviser ses adversaires (Pharisiens et Saducéens) ; on voit les mêmes punitions qui se profilent (lapidation, le fouet) ; on voit le même jeu politique entre les juifs et les Romains, les premiers voulant sa mort pour des raisons religieuses, les seconds cherchant à calmer les choses pour des raisons politiques. (Est juteuse la lettre du tribun Claudius Lysias à Félix le gouverneur romain : le tribun fait de son mieux pour bien paraître en changeant quelques-uns des faits. Mais il y a aussi les remarques répétées sur l'injustice des autorités romaines qui savent bien que Paul est accusé par des gens malhonnêtes, mais qui veulent soit lui extirper de l'argent, soit gagner des avantages politiques auprès des juifs.)

En revanche, il y a une grande ressemblance et une non moins grande différence entre les évangiles et les *Actes des apôtres*. En somme, et pour répéter, depuis le chapitre 20, le récit est devenu une sorte d'imitation du Christ : prêches répétés de Paul qui affronte les juifs en signalant qu'ils sont dépassés, lutte contre les juifs qui veulent sa mort, passage devant des autorités romaines qui veulent éviter un problème qu'ils voient comme politique. En revanche, Paul n'est pas mis à mort, il s'échappe en faisant appel à César en tant que citoyen

romain, et il est envoyé à Rome pour être jugé. La suite du récit est une sorte d'odyssée pleine d'aventures, de tempêtes et de naufrages évités ou non. En exagérant, on pourrait dire que la fin des *Actes des apôtres* devient une sorte d'*Odyssée* chrétienne.

Il y a au moins un passage problématique dans les *Actes des apôtres*. Quand Paul se défend devant Agrippa, il multiplie les tours rhétoriques classiques, ce qui est normal parce qu'il a dû être éduqué en rhétorique et qu'il s'adresse à des gens qui apprécient l'éloquence, mais, et c'est là le plus grave, il est moins qu'honnête. Ainsi, il cache le fait qu'il est membre d'une nouvelle religion et prétend qu'il n'est rien de plus qu'un Pharisien. De plus, il change la description de sa conversion et de sa vision du Christ (c'est le troisième récit : il y a d'abord celui de Luc, ensuite celui de Paul devant les juifs et enfin celui de Paul devant les Romains). Surtout, il cache que ce Dieu qu'il prêche implique qu'aucun dieu païen n'est véritable et que le culte de l'empereur-dieu est un faux culte contre lequel il lutte et luttera toute sa vie. On comprend pourquoi il se *cache* ainsi. Mais cela n'est pas conforme à la vérité et surtout cela n'est pas conforme à son rôle d'apôtre de Jésus-Christ qui ne doit pas avoir peur de mourir pour dire la vérité. Cette façon de ruser rapproche le personnage de Paul un peu plus du personnage d'Ulysse.

Autres remarques sur Luc, l'évangéliste.

Car Luc est l'évangéliste du Saint Esprit, comme Jean est l'évangéliste du Christ, fils de Dieu. Luc parle plus, et plus souvent du Saint Esprit, que tous les autres évangélistes. Par exemple, dans le premier chapitre, il mentionne quatre ou cinq fois le Saint Esprit. Quel est l'acte par excellence du Saint Esprit ? La Pentecôte qui sera décrite dans les *Actes des apôtres*, qui est un texte de Luc. Il est intéressant de noter par exemple que dans des passages parallèles des autres évangélistes synoptiques le nom du Saint Esprit manque quand on les compare aux passages de saint Luc. On pourrait donc dire que si Jean est l'évangéliste qui insiste sur la divinité de Jésus (il est le Verbe et le Verbe était avec Dieu), Luc est l'évangéliste de la Sainte Trinité, parce qu'en plus du Père et du Fils dont parlent beaucoup les autres, il parle de l'Esprit.

La parabole du pharisien et du publicain est une parabole classique, mais on ne voit plus en quoi cette parabole est révolutionnaire. Elle est révolutionnaire pour le monde juif sans doute puisque qu'on dit que le juif qui suit la loi, que le maître de la société n'est pas justifié aux yeux de Dieu. Mais il y a là bien plus. La question est celle de la reconnaissance de son état de pécheur. Pour un chrétien, et c'est un message essentiel de Luc, les hommes et les femmes sont pécheurs (les êtres humains, hommes et femmes, sont tous la pute, ils sont tous le publicain, ils sont tous le mauvais riche) ; mais cela n'est pas grave, à la condition de faire comme la pute et le publicain, à la

condition de ne pas faire comme le mauvais riche : en somme, il s'agit de reconnaître qu'on est un salaud et de se tourner vers Dieu, et le Christ, avant de mourir. Pour Luc, la Bonne Nouvelle a deux parties : « Vous êtes des salauds ; ce n'est pas grave parce que le Christ est là. » L'Incarnation (Noël) n'a aucun sens si on ne reconnaît pas que les hommes sont méchants.

La parabole de l'enfant prodigue est très belle. C'est une des paraboles de la miséricorde, et donc c'est la parabole qui insiste sur le fait que le péché n'est pas grave. Mais la parabole de Luc montre la difficulté qui vient nécessairement avec la miséricorde de Dieu : ceux qui sont fidèles trouvent qu'il y a injustice de la part de Dieu. On comprend l'irritation du fils fidèle, mais la réponse du père est sans porte de sortie.

Le Christ de Luc se montre aussi un théologien allégoriste : il offre l'Ancien Testament comme base d'une allégorie que le Nouveau Testament ou l'enseignement du Christ donne un sens. Ex 17, 22.

Il y a des passages terribles dans les enseignements du Christ de saint Luc. Par exemple quand il s'agit d'une parabole proposée par Marc aussi. En 19, 11, on offre un passage supplémentaire, et en 19, 27 une conclusion qui semble bien peu chrétienne, et dont on ne parle pas souvent. En somme, Luc est souvent plus violent ou plus intransigeant que les autres. Voir par exemple 20, 16. Peut-être la violence de Luc est-elle liée à la violence qu'on a portée contre les chrétiens. En tout cas, c'est dans les *Actes des apôtres* de Luc qu'on

trouve les premières mises à mort des chrétiens. Et le récit qu'il présente montre que Paul veut tuer les chrétiens et qu'ensuite les juifs veulent tuer Paul.

Mais en plus des passages spéciaux de Luc en ce qui a trait aux miracles et aux paraboles, il y a des passages spéciaux quant à l'action. On notera par exemple l'histoire de Zachée 19, 1. Seul Luc raconte cette histoire, mais il faut bien avouer que le message est chez les autres évangélistes.

Les détails *délicieux* de l'évangile de saint Luc. Un passage terrible : 22, 61.

Le chapitre 20 sur la lutte entre le Christ et les chefs des juifs : grands prêtres, pharisiens et les saducéens. En plein milieu, une parabole des vigneronniers homicides, qui annoncent que le fils de Dieu sera mis à mort.

Insister sur la question du tribut, et le jeu brillant du Christ.

Le jeu entre Pilate et Hérode. 23.

Enfin, Luc est le seul à raconter l'Ascension. Mais l'Ascension est liée à l'envoi du Saint Esprit. Or cela est si important qu'il le raconte deux fois.

L'histoire de Marthe et de Marie. 10.

L'histoire du jeune homme riche. 18.

Sur les *Actes*.

Les premiers actes, ou sermons, des apôtres sont tous significatifs. Mais celui d'Étienne l'est plus encore, me semble-t-il (7 1) : il reprend l'histoire du peuple hébreux et surtout les deux premiers livres de la Pentateuque pour indiquer à la fin, d'une part, que la religion juive n'a de sens que si elle débouche sur le christianisme ou que si elle se transforme en christianisme et, d'autre part, que l'histoire juive est l'histoire d'un peuple à la nuque raide, qui résiste à Dieu. La mise à mort d'Étienne, qui répète en un sens celle du Christ, est le moment crucial de la première partie des *Actes des apôtres* : les juifs refusent une seconde fois de suivre le Christ. Or il est significatif que la mise à mort d'Étienne, son martyre, le premier martyre, se fait alors qu'est présent Saül, qui deviendra Paul. On notera pour continuer cette idée que les *Actes des apôtres* prennent fin lorsque les juifs tentent de faire à Saül devenu Paul ce qu'ils ont fait à Étienne et ce pour la même raison.

Mais il y a des moments comiques, ou humains, dans les *Actes des apôtres* : j'en signale deux. Le vers 6 du premier chapitre montre à quel point les apôtres sans l'Esprit sont incapables de comprendre le message du Christ. Le Christ leur a enseigné en privé pendant environ 3 ans ; il est mort et ressuscité ; il n'a jamais fait d'acte politique, au contraire. Et pourtant ils croient encore qu'il est le Messie selon la doctrine courante des juifs de cette époque. Le dernier passage est celui qui décrit Pierre qui, après avoir été tiré de prison par des anges, retourne auprès des chrétiens

page 142

qui prie pour lui. (Lire 12 12-16.) Il y a là une suite d'erreurs et de surprises qui fait penser à une pièce de théâtre comique.